

Série III
N° 1

LE MASQVE



PARIS - BRUXELLES

ÉDITEUR
RÉMY HAVERMANS

1914





Le Masque

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
D'ART ET DE LITTÉRATURE
PARIS ❧ BRUXELLES

Abonnements : 12 francs par an pour la Belgique
» 15 francs par an pour l'Etranger
» de luxe : 100 fr. la série.

Le Numéro : fr. 1.25 pour la Belgique; fr. 1.50 pour l'Etranger


ENSOR

James Ensor

CALVAIRE 1886

(Dessin rehaussé, sur panneau)

Il a été tiré de ce dessin dix exemplaires sur papier
Impérial Japon, avec grandes marges.

James Ensor

CALVAIRE 1886

(Dessin rehaussé, sur panneau)

Il a été tiré de ce dessin dix exemplaires sur papier Impérial Japon, avec grandes marges.



Le Messager

Au cabaret des « Gens du Roi »
Un messager s'arrête et boit.

Et puis repart par les villages
Et par les bois, et par les plages.

— Beau messager, d'où venez-vous
Par ce temps âpre et ce vent fou ?

— Du bout des champs et des demeures
Je viens vers toi, femme qui pleures.

J'ai traversé l'espace entier
Par je ne sais quel long sentier

Pour que te soit rendu l'hommage
Des mers, du vent et des nuages.

— Beau messager, connaissez-vous
Celui qu'on nomme mon époux ?

Avec une autre que moi-même
Il s'en fut par une nuit blême.

Et pauvrement le cœur transi,
Moi sa femme, j'attends ici.

— Femme, je t'offre et je t'apporte
L'air du printemps qui réconforte

Voici que baisent tes pieds clairs
Les souffles vierges de la mer

Et que les fleurs de la colline
Devant ta tristesse s'inclinent.

— Que m'importent, beau messager,
La fleur charmante et l'air léger

C'est mon homme que je te demande
A la terre ample et la mer grande.

— Hélas! hélas! ton homme est mort
Dans les flammes, là-bas, au Nord.

Sur une plage délaissée
Sa poussière fut dispersée

Et maintenant Dieu sait vers où
Elle vole dans l'autan fou.

— Souffles des mers, brises des plaines,
Je vous respire à longue haleine,

Cendres que m'apporte le vent
Je vous touche d'un doigt fervent,

Je tiens mon âme suspendue
A vos nuages, étendue;

Pour qu'un peu de mon homme mort
Effleure et brûle encor, mon corps.

ÉMILE VERHAEREN.



Réminiscences

DANS LA KASBAH

Une moukère d'une douzaine d'années, au front tatoué d'un zodiaque bleu, la peau très mate illuminée par des yeux immenses, ardents, sur lesquels palpitent lourdement des paupières aux cils en crocs. Le nez est fin, la bouche d'un dessin pur : aucun point ne tache l'ivoire bleuté des dents; et comme chevelure, une masse de boucles noires-rousses qu'un lavage rendrait magnifiques...

Je la dévisage à loisir après avoir subi durant toute ma promenade le clic-clac irrégulier de ses socques sur les dalles, scandant la grêle harmonie de ses bracelets de corne : poursuite inlassable dans l'espoir d'une obole. Je me retourne. Avec un sourire forcé, elle avance un poignet dont la rondeur me surprend; et je soulève la manche pour apercevoir son bras.

Alors la sauvage s'empourpre, ses yeux étincellent. Sans daigner remarquer la piécette que je lui tends, elle s'arrache à ma prise, grondante, et d'un bond souple et libre de chatte en colère, s'évade mystérieusement dans l'ombre des ruelles.

RENCONTRE

Sur la route poussiéreuse, cinq mauresques empaquetées de voiles s'avancent en se dandinant.

Les vieilles précèdent avec les mouchachous, les mains chargées d'oranges et de souliers ; les deux plus jeunes roucoulent à l'arrière, rieuses, un triangle de joli visage dénudé entre les haïcks. Toutes marchent sans hâte, gênées par le volumineux pantalon, multipliant les gestes ; et les éclats de leurs voix se marient aux pleurnichements d'un beau petit qui frotte ses paupières chargées de kohol avec des mains teintes au henné.

La route se déroule en pleine réverbération.

Elles atteignent la palissade de bois devant laquelle trois gueux coreligionnaires sont accroupis dans la chaleur laineuse des burnous. L'un rêve. L'autre fume, lentement. Le troisième dort, la tête un peu renversée contre la barrière : tous trois d'une quiétude totale. Sur leurs guenilles grouillantes, le soleil darde sa brûlure.

En tête de file la plus vieille les aperçoit ; elle empoigne ses mousselines d'un élan horrifié, se tourne, glapit quelques syllabes à ses compagnes :

— Ya Fatmah ! Zora ! You-you-you !

Les discours s'éparpillent. Feinte ou réelle, une panique de poules à l'approche du renard agite les cinq pyramides crayeuses qui, haïcks rabattus jusqu'aux yeux, se serrent brusquement et présentent le dos à l'ennemi avec une solennelle insistance. En vain... Elles peuvent s'avancer à le frôler, le provoquer d'un air offensé, l'ennemi ne cille pas.

Et seuls les enfants s'ébahissent, tandis que leurs mères la gorge pleine de rires moqueurs, bavardes, criardes, s'éloignent de

nouveau dans la réverbération, cinq mauresques empaquetées de voiles, à la démarche alourdie par le volumineux pantalon.

BAMBOULA

Lumière. Senteur de jasmin. Rêverie. Silence...

A la porte du jardin éclate soudain un vacarme effroyable. Trois nègres noir-goudron hurlent et se démènent entre les fleurs : l'un fait mugir à tour de bras le ventre rebondi d'un tam-tam; les deux autres atteints de délire tourbillonnent avec des clameurs rauques, les doigts armés de castagnettes de fer qui parodient le déchirement de la foudre... C'est subit, démoniaque, à devenir fou! Et rien ne les arrête. Comme l'un des tourneurs tombe, j'essaye d'implorer :

« Assez, tu es fatigué.

— Macache; pas fatigué; jami! »

Il se relève, et le cauchemar continue; non, s'amplifie, se décuple. D'hébétude, oubliant de fuir, j'élève une pièce de monnaie :

« Si tu cesses... »

Le tourbillon nègre désigne du bout de l'ongle le foulard accroché par deux coins au tambour et hurle à l'instrumentiste :

« Dis mirci! »

Mais l'autre, extatique, continue son charivari. Alors pour prouver qu'il sait les bonnes manières, sans interrompre sa bamboula d'enfer, mon énergumène s'époumonne :

« Cochon, va! »

CHASSE AU CHACAL EN KABYLIE

On m'annonce que le caïd Menouar organise une chasse au chacal en mon honneur. Par ce matin d'avril, luisant, un peu venteux, c'est une trouvaille.

Notre voiture galope vers les collines couvertes de brousse d'où partent les vociférations des rabatteurs : ils bondissent ça et là par dessus les buissons, affairés, leur burnous blanc déployé derrière eux comme un large papillon. Sans doute cherchent-ils à rejeter le chacal dans la plaine, ou à l'affoler, car les sloughis minces et hauts cernent la colline de bonds élégants, tandis que les coups de fusil, les cris, les abois excités se répondent avec acharnement dans l'atmosphère en liesse.

J'ai rejoint Menouar au sommet du mamelon qu'il domine à cheval, sculptural et superbe dans son costume de gala des anciens jours; sa barbe blanche baignée de lumière floconne autour du visage immobile. Lui-même reste de bronze sur sa selle à haut dossier, sans un geste d'approbation, d'improbation, ou d'émoi; mais de temps à autre un ordre guttural traverse l'espace, et le vent qui courbe les blés argentins sur le flanc des coteaux semble obéir à cette voix comme un messager.

Pendant qu'il dirige les allées et venues de la chasse, je cherche à discerner entre les plantes le principal personnage. Rien : son poil printanier doit se confondre avec la glèbe roussâtre. Mais soudain les hurlements se resserrent autour d'une touffe d'oliviers :

« Le chacal s'est réfugié au marabout de Sidi Boussadia », médite Menouar. « Viens, mademoiselle, nous verrons mieux par là. »

Sacrilège! Laisser pénétrer ce tumulte sous les verdures sacrosaintes de Boussadia, sans souci des dalles funéraires qui surgissent entre les herbes, ni des offrandes suspendues autour du tombeau vénéré?

Le vieillard répond à mon regard réprobatif avec son dédain de grand seigneur.

« N'aie pas peur puisque j'y suis. Reste contre mon cheval. »

Nous atteignons le bas de la colline sans cesser de surveiller le petit cimetière où s'est engouffrée la chasse : des appels assourdis s'en échappent, et le grondement frénétique de la meute : par à-coup, une détonation déchire l'azur.

Enfin l'un des arabes reparaît, agitant son bâton vers le ciel.

« Les chiens ont saisi le chacal tout vif », commente Menouar, impassible, « sa peau ne sera pas abîmée, j'en suis content pour toi. Laisse seulement mes hommes finir sa toilette ».

Or, dans la clarté bienheureuse, deux indigènes apportent bientôt le petit corps ruisselant de sang; et la toilette est faite, car on lui a tranché la gorge et les pattes. Même, sous l'injonction impérieuse de Menouar, me voilà contrainte à fermer les paupières souillées dont la chaleur crispe mes doigts :

« Pour te garantir de la fièvre, il *faut*, mademoiselle. »

Puis en un éclair l'animal se trouve dépouillé de sa peau et je remonte dans ma carriole avec la fourrure tragique. M'insurger?

Nous traversons la plaine à toute allure, précédant Menouar qui exécute contre le soleil une fantasia prestigieuse. Son cheval s'enlève des quatre pattes, plane au grand galop, vient s'abattre comme un cyclone près de la voiture, crinière au vent. Et dans l'aile éperdue du burnous qui claque, l'homme au visage de bronze n'a pas changé de souffle... M'insurger, non! J'applaudis avec enthousiasme.

Alors, trottant paisiblement à côté des roues, le patriarche lève la tête, et j'aperçois au fond de ses yeux un sourire fugace, incroyable : un sourire de coquetterie féminine.

Camille MALLARMÉ.

Mars 1914.



Une Danseuse Persane

De tous les spectacles qu'il nous fut donné de contempler ces temps derniers, nul assurément n'a laissé dans nos yeux des traits de beauté plus durables que celui où nous vîmes paraître, danser et nous ouvrir tout grand le domaine merveilleux de l'enthousiasme, la petite danseuse persane Armène Ohanian.

La danse! Il semble que notre époque ait assisté à sa réhabilitation. A côté d'une tradition — prétendue nationale — et qui a sa valeur sans doute, mais qui, codifiée, définie, arrêtée en formules immuables s'est un peu figée, une autre s'est formée, dangereuse sans doute en tant que soumise seulement à la fantaisie individuelle, mais raccordée aux inspirations les plus merveilleuses de l'enfance des peuples et frémissante d'un frisson sacré. Je ne crois pas que nos ballerines les plus fameuses nous aient jamais valu une émo-

tion semblable à celle qui nous envahit lorsque s'ébranlèrent les archers du *Prince Igor* ou lorsque Isadora Duncan anima de traits vivants quelques-unes des divines inspirations de la statuaire antique.

Par la force de l'expression, par l'intelligence de la mimique, par le style, Armène Ohanian mérite, je crois bien, de prendre place dans le beau cortège des initiatrices. Car elle ne se contente pas de danser les danses de son pays qui est l'un des plus beaux du monde; elle interprète cette tradition sans s'en écarter, et c'est peut-être en ses innovations qu'il faut voir le plus bel épanouissement de l'art de sa race, — de même que c'est moins d'ordinaire dans la stricte transcription des faits qu'en tels récits concertés et, pour reprendre un mot d'Aristote, moins dans l'histoire que dans la poésie qu'on trouve les plus vives illuminations sur l'âme d'un peuple et d'un pays.

Il faudrait parler plus longuement d'Armène Ohanian ou même, plus simplement, du *Gala persan* donné à deux reprises à Paris et la deuxième fois dans cette ville le 3 mars dernier à la *Comédie des Champs-Elysées*, et enfin à Bruxelles, au Cercle artistique, le 24 du même mois. Le peintre Emile Bernard qui en fut l'organisateur et qui présenta, dans une causerie, l'art de la jeune artiste, a droit à tous nos remerciements. La cause ne pouvait être mieux défendue que par l'artiste elle-même, et elle le fut en effet. Dans le fragment d'une œuvre de Firdoussi : *Rostem et Shorab*, puis au cours des « poèmes dansés » si bien intitulés *Miniatures persanes*, l'art d'Armène Ohanian nous apparut comme une constante invention de rythmes et de gestes. Ce furent vraiment des miniatures qui s'animèrent sous nos yeux : tout un cortège d'apparitions féminines s'évadaient des feuillets des livres et passaient devant nous palpitantes, vivantes. Il faut avoir respiré l'odeur des roses et le goût du vent nocturne sur une très haute terrasse — tandis qu'au-dessous de vous les arbres massent leurs frondaisons et qu'au ciel la lune apparaît « enveloppée de gazes légères » — pour traduire avec un tel bonheur l'âme qui dort dans les vers des poètes :

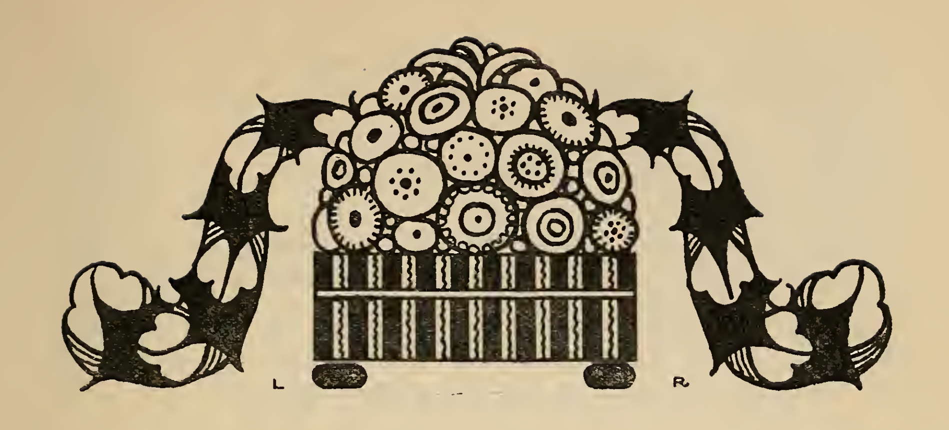
Lune d'amour qui n'a pas de déclin,
La lune au ciel se lève sur un soir encore (1).

Mais dans les danses d'Armène Ohanian il n'y avait pas seulement la Perse des vergers en fleurs et des terrasses nocturnes, la Perse de laque et de faïence; il y avait toutes les péripéties d'un drame éternel : drame de pudeur et de désir, de tendresse et de volupté, de réserve, d'emportement farouche, d'orgueil frénétique, avec, finalement, la résignation à l'oubli, l'appel au néant. Dans le dernier de ces poèmes : *Vers le Nirvana,* l'art d'Armène d'Ohanian atteint par la simplicité tragique, par l'émotion vraiment plus qu'humaine au vertige sacré d'un hymne Védique ou Eschylien. Ceux qui l'ont vue en de tels instants ne pourront pas l'oublier et s'associeront au succès qu'il faut lui souhaiter très grand.

Henry DÉRIEUX.



(1) *Les Rubáiyát,* d'Omar Khayyám, traduction Roger Cornaz (Payot, édit.).



Il pleut!...

Il pleut... et je m'accoude et regarde la pluie
Embuer d'argent clair le jardin assombri.
Le rythme persistant d'un refrain qui s'ennuie
Résonne et me poursuit comme un fantôme gris.

Il pleut... La langueur où les parfums s'étiolent
Pèse, pèse sur la chambre close... Un oiseau
S'obstine à crier... Des roses, fraîches et molles,
Ont des senteurs de bras nus... Les vitres que l'eau

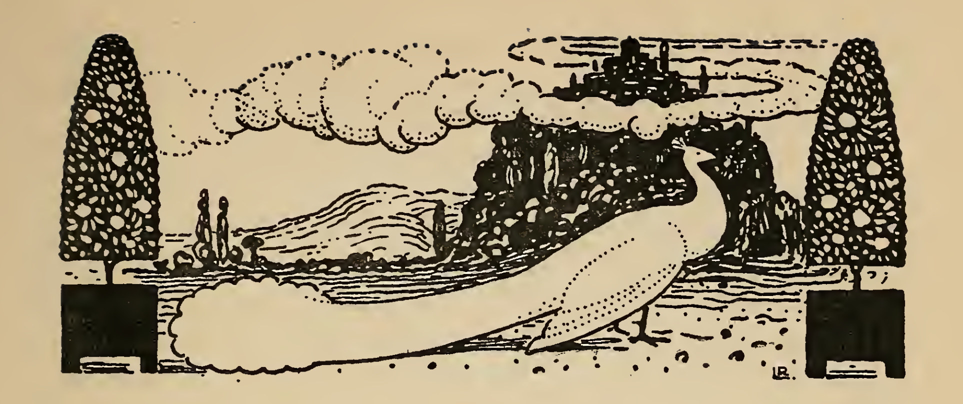
Fouette, inlassablement, crépitent et je sens
Que l'inconnu qui flotte, au dehors, dans la brume,
Voudrait entrer ici... J'ai laissé, close, sans
Regret, la fenêtre où des rêves neufs s'allument.

J'aime mieux ne pas les accueillir et rester
Seul. Ils vont s'éteindre, collés à la fenêtre
Et je ne saurai rien de l'espoir que, peut-être,
Ils apportaient, l'espoir que j'aurai méprisé.

J'ai repris mon travail... Il reste quelque chose
En moi, pourtant, de ce qui est mort, là, tout près...
Obscurément, en moi, germe un remords. Je n'ose
Plus regarder, au dehors, le jardin qu'arrose
Toujours la pluie et qu'ombre un lourd cyprès.

ROBERT DE SMET.





Paysage français

... Ce petit port, en vérité, n'a rien de très remarquable, mais il me semble qu'il suffit d'y passer quelques heures pour avoir envie d'y vivre. On l'appelle Pornic, *Portus Nidus*, Port Nid disent les achéologues locaux, et il faut accepter cette étymologie, puisqu'elle est jolie. Il n'a pas même ce pittoresque grave et un peu poncif que l'on trouve à la vraie Bretagne, car ce n'est pas ici la vraie Bretagne. Ce petit pays, jadis, suivit des destinées de la province, mais la Loire, majestueuse et somnolente, l'en sépare. « Ni Bretagne, ni Vendée, dit-on, c'est ici le pays de Rais. »

Jadis y régna le fameux Gilles, le Barbe-Bleue de la légende. Le château qui domine le port est son château, mais il n'y résida guère. C'est à Tiffauges, dans la Sèvre nantaise, qu'il exerça sa coupable industrie. Aucun corps d'enfant assassiné ne fut jeté sur la grève du haut des terrasses, et la croix que l'on voit au milieu de l'une d'elles ne se rapporte pas à cette sombre et romantique his-

toire : elle recouvre les corps de quelques huguenots massacrés au XVIe siècle, et si elle est un peu penchée vers la gauche, c'est que ces hérétiques ne méritaient pas d'avoir une croix droite.

Au surplus, c'est un bonhomme de château, gentiment restauré par le propriétaire actuel... mettons Durand de Mortemart, qu'on appelle généralement Mortemart tout court, parce que c'est plus historique, plus Vieille-France, et que cela fait mieux. On en a élargi les fenêtres et rejointoyé les moellons; il est confortable et embourgeoisé, mais il domine gentiment l'entrée du port et, sur les cartes postales, il fait l'effet d'une charmante gravure de Keepsake.

Le port lui-même est un tout petit port. A marée basse, on peut presque le traverser à pied sec, et les quelques bateaux de plaisance qui y stationnent s'appuient sur des béquilles pour ne pas tomber dans la vase. Il y a aussi les bateaux de pêche, et deux ou trois voiliers scandinaves qui apportent du bois du Nord. C'est tout : Pornic ne compte guère dans le commerce maritime français.

Mais la petite ville étage ses maisons blanches le long du coteau, d'un air heureux, habituel et recueilli. Une vieille villa, ornée de portiques à l'italienne et qu'on appelle joliment « la Malouine » s'entoure d'un vieux jardin ombragé et, vers le soir, quand, avec la marée, les barques quittent la rade dans la belle lumière dorée des ciels de septembre, rien n'empêche d'imaginer, qu'ils s'en vont vers les confins du monde chercher des épices et des fruits étranges aux îles bienheureuses ou courir les aventures héroïques dans les mers hyperborées.

Au vrai, la plupart ne sortent pas de la baie que l'île de Noirmoutiers limite. Mais qu'importe? Il n'est rien de plus beau qu'un navire qui part, et il faut être dénué d'imagination pour ne point accrocher des rêves à ses cordages.

Le long des rochers, sur la côte, les villas se succèdent au milieu des chênes-verts et des pins. Ce sont de tout petits rochers qui n'évoquent que de très loin « les sublimes horreurs » de la pointe du Raz et de Belle-Isle. Mais les vagues y font sauter leur panache d'écume le plus gentiment du monde, et tout au loin, vers

Bourgneuf et la Bernerie, ils mettent une adorable ligne rose sur le bleu sombre du flot.

Enfin, voici la plage, la seule plage car les autres sont laissées aux enfants et aux gens de peu. C'est une petite anse entre les rochers, encadrée d'un côté par un petit jardin public désert et mal odorant, à cause de l'épaisseur de ses ombrages; de l'autre par des chalets. Au fond, un café et des cabines de bains d'un style vaguement oriental. Elle n'a pas plus d'un hectare d'étendue et deux ou trois groupes de dames brodant sous de grands parasols suffisent à l'encombrer. Au point qu'un étranger qui y met le pied a l'air de pénétrer dans un salon où il n'a pas été invité. Il n'est pas épargné, du reste. Nous sommes ici sur une plage de province que fréquentent surtout les gens de Nantes et d'Angers; tout le monde s'y connaît depuis quarante ans que les mêmes familles y viennent. Alors comme la médisance finit par manquer d'objet — il n'est si savoureux potin qui ne s'use à la longue — elle s'exerce sur les gens de passage qui s'égarent en cette villégiature écartée et la prenant pour un petit trou pas cher, se permettent d'en ignorer le protocole. Elle s'exerce à vide, du reste, en histoires imaginaires. Voit-on deux hommes et une femme causer ensemble plus de deux fois de suite, on imagine le ménage à trois; deux couples prennent-ils leur bain de compagnie, il est acquis à l'histoire qu'on s'y livre au plus immoral des chassés-croisés. « Ah! l'immoralité d'aujourd'hui, Madame!...

Cependant le jeune homme sage, un peu ridicule, et trop joli dans ses habits trop élégants, accompagne respectueusement sa mère, flirte un peu, très peu avec une jeune fille qui s'ennuie, et soupire discrètement en lorgnant l'actrice du Casino, qui est trop maigre, qui a les cheveux trop jaunes et qui n'est pas très jolie, mais qui dit « zut » aux convenances, et qui se baigne en maillot...

Et tout cela est médiocre, incontestablement médiocre, comme le pays lui-même avec ses champs ondulés, ses petits villages grisâtres, ses petits bois de chênes, ses vignobles sans gloire et ses horizons limités.

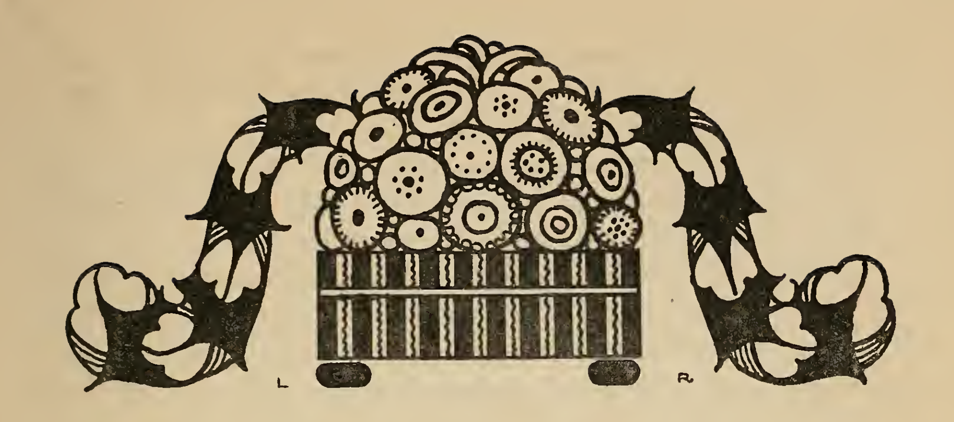
Pourquoi tout cela me paraît-il adorable et touchant? Pour-

quoi y a-t-il dans tout cela je ne sais quelle beauté cachée et quel charme secret? C'est peut-être qu'on trouverait dans toute cette médiocrité le reflet permanent de la sagesse aimable d'un vieux peuple qui a fini par apprendre l'art de vivre. Pour faire cette médiocrité là, il a fallu plusieurs siècles de combats et de révolutions, de guerre et de gloire, de travail et d'héroïsme, de littérature et de politique; il a fallu toutes les pauvres et grandes choses dont les pauvres humains font leur pauvre petite sagesse.

Cette médiocrité là, c'est peut-être toute la science de la vie, et auprès d'elle les grandes passions, les grandes ambitions sont romantiques et un peu barbares. Il faut y plonger de temps en temps pour s'y reposer et aussi pour savoir quelles sont les fins dernières de la civilisation : un demi-sommeil.

L. DUMONT-WILDEN.





Aspect de James Ensor

L'an dernier, par un clair après-midi d'été, je me promenais avec James Ensor dans une rue affreuse du quartier des pêcheurs, à Ostende. Les pavés disparaissaient sous des débris de poissons, des écailles d'huîtres et des boues glauques. Des nuées d'enfants sales jouaient dans le ruisseau, des femmes tricotaient, des fillettes, assises sur le trottoir, tissaient des filets. Le seuil d'une maison jaune — les fenêtres garnies de plies séchées — servait d'oreiller à un homme ivre. Un groupe de curieux, amusés, entourait quelqu'un qui battait une femme. Dans le fond, sur le carré de ciel pur qui fermait le tableau, on voyait passer, lentement, le haut d'une voile qui rentrait au port. Le carillon, au-dessus des toits, éclatait de rire, lançait vers l'infini des rythmes allègres.

C'est là que, pour la première fois, le maître me parla du ballet que beaucoup de gens croient qu'il a composé par divertissement.

Il évoqua Wouse le masque étonné, des jouets, des clowns, des funambules aux habits rutilant de pierreries chatoyantes, aux perruques poudrées, aux mines factices.

Le décor immonde dans lequel il marchait disparaissait à ses yeux, les bouges devenaient des bosquets resplendissant de fleurs, la foule, une cohorte joyeuse de masques en folie.

Ensor, las des enfers où sa muse avait longtemps erré, vivait en songe dans un paradis artificiel que sa fantaisie ordonnait, amplifiait sans cesse. L'ange des féeries le menait, il n'avait plus de regards pour la terre dont il connaissait toutes les atmosphères, toutes les plastiques, toutes les lignes, tous les tons.

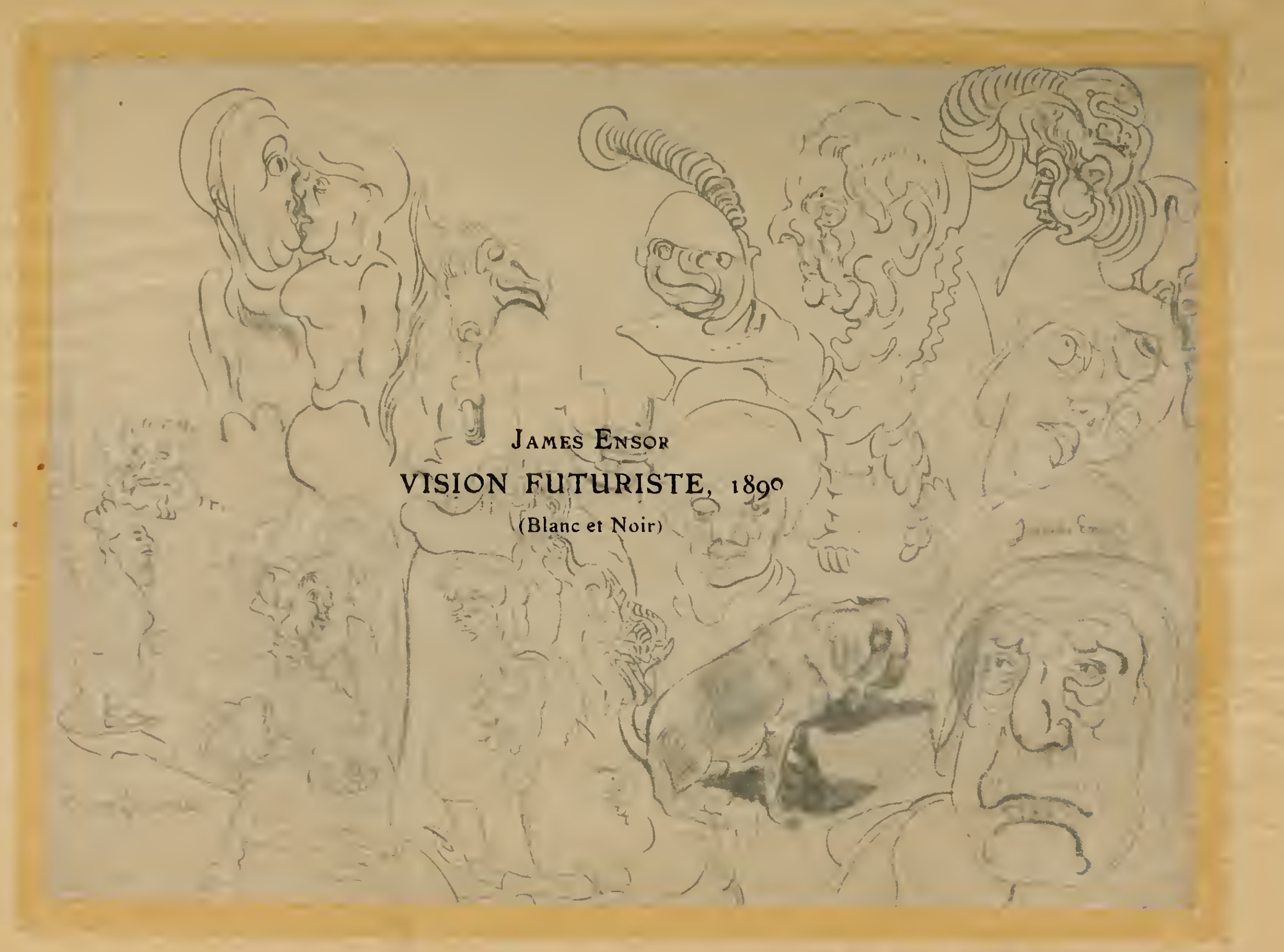
*
* *

Arrivé chez lui, Ensor s'assit pour moi devant un vieil harmonium et ses doigts nerveux firent jaillir de l'instrument une suite de chansons graciles, tantôt ironiques, tantôt tendres. Les mélodies se suivaient et des images, en abondance, se formaient dans l'atmosphère. Je songeais à des pantins constellés de médailles tintannabulantes, aussi à des êtres mi-fleurs mi-femmes sautillant en mesure autour d'une marionnette agonisante; à des grotesques, vêtus de mousselines bariolées, se croisant, s'enlaçant, dansant une ronde éphémère et se perdant ensuite, simplement, dans les ombres où elles naquirent sans autre mission que de sourire sur leur peu d'importance. Lorsque la musique se fut tue, nous restâmes longtemps sans parler.

*
* *

Ensor s'en fut chercher un carton qu'il ouvrit et d'où s'échappèrent cent pastels qu'il avait dessiné pour matérialiser, dans les limites du possible, les personnages et les décors de son « Ballet charmant ». Jamais peintre n'a mieux illustré des promenades au pays du hasard et des chimères.

Imaginez la fuite éperdue d'une âme vers l'idéal. Elle part, va, se lasse et pénètre enfin dans des sphères qui lui semblent vides



James Ensor

VISION FUTURISTE, 1890

(Blanc et Noir)

Il a été tiré de ce dessin dix exemplaires sur papier Impérial Japon, avec grandes marges.

Il évoqua Wouse le masque étonné, des jouets, des clowns, des funambules aux habits rutilant de pierreries chatoyantes, aux perruques poudrées, aux mines factices.

Le décor immonde dans lequel il marchait disparaissait à ses yeux, les bouges devenaient des bosquets resplendissant de fleurs, la foule, une cohorte joyeuse de masques en folie.

Ensor, las des enfers où sa muse avait longtemps erré, vivait en songe dans un paradis artificiel que sa fantaisie ordonnait, amplifiait sans cesse. L'ange des féeries le menait, il n'avait plus de regards pour la terre dont il connaissait toutes les atmosphères, toutes les plastiques, toutes les lignes, tous les tons.

*
* *

Arrivé chez lui, Ensor s'assit pour moi devant un vieil harmonium et ses doigts nerveux firent jaillir de l'instrument une suite de chansons graciles, tantôt ironiques, tantôt tendres. Les mélodies se suivaient et des images, en abondance, se formaient dans l'atmosphère. Je songeais à des pantins constellés de médailles tintannabulantes, aussi à des êtres mi-fleurs mi-femmes sautillant en mesure autour d'une marionnette agonisante ; à des grotesques, vêtus de mousselines bariolées, se croisant, s'enlaçant, dansant une ronde éphémère et se perdant ensuite, simplement, dans les ombres où elles naquirent sans autre mission que de sourire sur leur peu d'importance. Lorsque la musique se fut tue, nous restâmes longtemps sans parler.

*
* *

Ensor s'en fut chercher un carton qu'il ouvrit et d'où s'échappèrent cent pastels qu'il avait dessiné pour matérialiser, dans les limites du possible, les personnages et les décors de son « Ballet charmant ». Jamais peintre n'a mieux illustré des promenades au pays du hasard et des chimères.

Imaginez la fuite éperdue d'une âme vers l'idéal. Elle part, va, se lasse et pénètre enfin dans des sphères qui lui semblent vides


James Ensor
1890

d'abord. Lentement apparaissent des fantômes, à peine visibles, puis des masses, des formes qui se précisent et deviennent les plans d'un jardin suave où flottent des vapeurs parfumées, chargées de souvenirs terrestres. Il y a des clairières où s'agitent des figures animées, des parodies de corps humains, minuscules et fragiles. Ce sont les mânes des philosophes, des clowns, des prêtres, des mimes, des princes, des comédiens, des bateleurs, des poètes qui surgissent et forment des rondes vaines. Tout ce qui fut respecté, admiré sur terre est devenu ici une risible et attendrissante fantasmagorie de par la volonté d'un Dieu qui entasse les âmes fanées depuis des siècles innombrables.

Ensor, ainsi, a voyagé en observateur dans ces contrées magiques. Il en a rapporté des visions multiples et des harmonies consolatrices, telles les *Opalines* (exposées récemment à Anvers, à l'Art contemporain) et son « Ballet charmant » dont la représentation est attendue avec une grande impatience.

EDOUARD FONTEYNE.



JAMES ENSOR : Dormeuse.



Critique des Poèmes

Je faillirais à toutes les traditions littéraires si je ne commençais pas par une déclaration de principes cette série d'articles sur la poésie contemporaine. Sirius ne s'en émouvra guère dans les abîmes des cieux, ni même le dernier abonné dans son fauteuil. Et puis, à mon âge, je défends moins âprement mes principes, à supposer qu'il m'en reste, que lorsque j'avais vingt ans. J'ai cependant gardé toutes mes convictions, ce qui signifie que seul j'ai raison et que ceux qui ne partagent pas mon avis sont des sots. C'est du moins ce que l'on entend par « avoir des convictions ». Je reprends avec joie contre certains jeunes la campagne que j'ai jadis menée en faveur du symbolisme contre les vieux, notamment dans l'*Ermitage* et la *Plume*. Mais aujourd'hui je m'étonnerai moins d'être traité de symbolard, voire de vieille barbe. Ces querelles littéraires sont les plus réconfortantes du monde. Que chacun exprime honnêtement ses idées, et Apollon reconnaîtra bien les siens. C'est

cette foi en soi-même qui sert au poète de courage, de force et de guerdon. Tout vrai poète se sent seul au monde. Si Robinson Crusoë avait été poète, il aurait écrit des vers pour lui-même, dans son île déserte, avant l'arrivée de Vendredi, pour le simple plaisir de faire œuvre divine, c'est-à-dire de recréer avec les éléments de notre monde imparfait un monde supérieur. Je crains de ne pas être très bien compris par ces dames et ces messieurs qui distribuent les prix de poésie de l'Académie et des revues illustrées. Mais il ne me déplaît pas d'être un peu sibyllin.

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux principes dont je voulais vous faire la déclaration. Hélas! je m'aperçois que j'en ai perdu la moitié en route. J'ai donc eu recours, par l'intermédiaire d'une table tournante, à mon défunt ami M. de La Palice, lequel m'a répondu : « Dites donc tout simplement aux poètes d'écrire de la poésie. » Cette parole fut pour moi une illumination, car je sors abasourdi, ébahi, pantois, de la lecture de je ne sais combien de manifestes de poètes où il est question de tout, sauf de poésie. On y prêche le socialisme, le futurisme, le tourbillonnisme, le simultanéisme, l'unanimisme, l'orphisme, que sais-je encore, de quoi étouffer à jamais tout lyrisme. Je ne prétends pas être l'Hercule de cette Hydre de Lerne qui a trop de têtes pour ma faible force. Cependant je ne puis me retenir de citer, pour l'exemple, le passage d'un article récent de M. Nicolas Beauduin, un bon poète que nous estimons hautement dans cette revue à laquelle il a fait l'honneur de collaborer. Voici donc ce qu'il dit des jeunes, en leur donnant sa pleine approbation :

« Ils veulent une poésie encore inédite, sociale, qui soit surtout une expression neuve de la beauté, née des applications mécaniques de la science. Ils ont compris les éléments de poésie contenus dans les formidables cités modernes, dans les locomotives des grands express, dans les évolutions extra-rapides des aéroplanes, dans une automobile de course de 100 chevaux, dans la force explosive d'un Dreadnought, dans une flotte de submersibles; ils ont compris l'intensité de vie incalculable qui s'agite autour d'un Stock-Exchange, d'un Wall-Street ou de la Bourse de Paris, dans l'éner-

gie mécanique d'un Creusot, d'une usine d'électrolyse, d'un bassin houiller, dans l'outillage d'un grand port moderne avec ses phares, ses voies ferrées, ses bassins de radoub, ses chantiers, ses arsenaux, ses ponts tournants et transbordeurs et la meute monstrueuse de ses paquebots qui cinglent vers les contrées les plus fabuleuses du globe. Et leur rêve s'est agrandi de tout le merveilleux scientifique. »

Du merveilleux scientifique? Dites plutôt, mon cher confrère, des joujoux scientifiques. Oui, vous et ceux qui vous approuvent me faites penser à ces enfants qui s'amusent avec de petites locomotives, de petites bobines de Rümkorff, de petits aéroplanes, et crient de joie lorsque cela marche tout seul. Le drame humain n'est pas là, et tout ce bric-à-brac de la science n'est pas matière à poésie, pour la simple raison qu'un nouveau bric-à-brac le remplacera demain. Il est certain que dans quelques années la locomotive, telle que nous la connaissons, aura disparu des voies électrisées, que des accumulateurs, chargés peut-être d'une force nouvelle, permettront aux usines de fonctionner sans fumée, que les aéroplanes, construits d'après des principes inconnus de nos jours, auront complètement changé de forme. Et il y aura toujours des enfants et des poètes pour s'ébahir de ces transformations. Non, le drame humain n'est pas là. Il se joue dans le cerveau de l'homme qui découvre, parmi les ténèbres de l'Inconnu, soit à lents tâtons, soit par une brusque révélation, quelque loi universelle qui transformera de fond en comble notre conception de l'univers. Newton fut un découvreur de lois, Edison n'en est qu'un adaptateur. Mais la foule, on le sait, applaudit toujours celui-ci plutôt que celui-là, comme elle applaudit l'acteur plutôt que l'auteur. Ce n'est pas une raison pour ne pas lui donner tort.

Ce qui est passionnant, c'est le spectacle du génie humain luttant contre le mystère de la matière, mettant de l'ordre dans l'apparent désordre de la Nature, discernant une loi unique dans les phénomènes les plus disparates. Ce qui est prodigieux, c'est de pouvoir, à force de calculs, annoncer l'apparition d'un astre encore inconnu dans nos nuits, c'est de découvrir dans le gouffre de l'infi-

niment petit des mondes qui tournoient et des espèces qui se massacrent, c'est de chercher à capter pour le profit de l'humanité les forces formidables qui se dégagent de la danse légère des atomes.

Oui, ce spectacle du génie en parturition peut nous passionner comme hommes du xxe siècle, mais doit-il nécessairement intéresser le poète? J'en doute encore, quoique je me souvienne d'un article de M. Saint Georges de Bouhélier (au temps où je cherchais noise à ce loyal écrivain) où il recommandait aux poètes de posséder toutes les sciences, y compris l'hydraulique et l'acoustique. J'estime que le sentiment seul doit régir le poète, et non la raison. Un poète raisonnable est le plus insupportable des monstres. Je sais bien qu'autrefois les officiers mis en retraite et les notaires retirés des affaires charmaient leurs loisirs en écrivant des poèmes en trente-six mille chants sur la culture du thé, du café ou du tabac. Cette innocente distraction remplaçait avantageusement les cartes et les dominos. Et j'ai plaisir à croire qu'à cette heureuse époque, alors que monsieur faisait des vers et madame du crochet, les soirées furent paisibles et les ménages unis. Mais on se fatigua de ces jeux de société dès le premier rugissement de Victor Hugo. Je crois bien que le dernier poème didactique fut un traité d'odontologie en six chants publié vers 1840 par un dentiste de New-York.

J'entends bien que M. Nicolas Beauduin ne nous engage nullement à écrire des choses pareilles. Mais qu'a-t-il à nous entretenir de locomotives, d'aéroplanes, d'automobiles, de dreadnoughts, de submersibles, de bourses, d'usines, de bassins houillers, de phares, de bassins de radoub, de chantiers, d'arsenaux, de ponts tournants et de paquebots? Ouf, quoi encore? Pourquoi pas les Magasins du Bon Marché, la Standard Oil Company et la Société des Tramways bruxellois? Il n'en faut pas tant aux vrais poètes pour transmettre leur nom de génération en génération.

Ecoutez Villon :

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;

Echo, parlant quant brûyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Et Du Bellay :

Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur, me plaist l'ardoise fine.

Plus mon Loyre gaulois, que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

Et Verlaine :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur!

O doux bruit de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
Oh! le chant de la pluie!

Ne sentez-vous pas que le vrai domaine du poète est le lieu commun, oui, le lieu commun de l'amour, de la haine, de l'espoir, de la douleur? Il est bien entendu que malgré lui le poète partagera les manières de sentir de son temps, mais il doit s'efforcer avant tout d'être de tous les temps. Pourquoi donc l'exhorter à mettre dans ses vers toutes les mécaniques inventées pendant les quelques cinquante ans où il peut espérer produire?

Je pourrais critiquer bien d'autres doctrines que celle de M. Nicolas Beauduin, mais j'ai choisi la sienne parce qu'elle est la dernière en date. Elle est inspirée par un whitmanisme vague et brumeux que je ne puis m'empêcher de réprouver. D'ailleurs, les écoles vont encore plus vite que les morts. Vous souvenez-vous

seulement qu'il était de mode chez les poètes, il y a quelques années, « d'aller au peuple »? Cela consistait à prendre l'omnibus Madeleine-Bastille et à faire des conférences au faubourg Saint-Antoine. Cela n'a fait aucun mal au peuple et a fait beaucoup de bien à quelques poètes qui sont maintenant sous-préfets. C'est au tour du peuple d'aller à eux.

Ecartons de nous ces fariboles, et soyons simplement des poètes à la façon des poètes de tous les pays et de toutes les époques. J'allais oublier un second conseil de mon ami M. de la Palice : « Dites aux poètes de n'exprimer en vers que ce qu'ils ne peuvent exprimer en prose. » Quelques-uns ne comprendront jamais ce conseil, même parmi les plus grands. Alfred de Musset et Victor Hugo n'ont-ils pas fait de la politique en vers, pour ne citer que ces deux exemples? C'est d'ailleurs le plus fragile de leur œuvre. S'ils n'ont pas compris eux-mêmes qu'on ne doit écrire en vers que lorsque « cela vous chante », pour parler un argot qui rend admirablement ma pensée, comment voulez-vous que les jeunes me comprennent? Je me contenterai de livrer à leur méditation ces deux vers de Rückert, où est enclose toute la doctrine du symbolisme :

Ich bin König eines stillen Volks von Traümen,
Herrscher in der Phantasien Himmelsraümen.

Je suis roi d'un peuple silencieux de rêves,
Souverain dans l'espace céleste de l'Imagination.

De pareils vers volent plus haut que votre aéroplane, ô « détenteur du record de la hauteur », qui que vous soyez!

Parlons maintenant des poètes.

Ab Jove principium. Saluons la mémoire de Frédéric Mistral, ce roi sans couronne de la Provence, l'empereur du Midi, comme on disait là-bas avec une si charmante emphase. A nos regrets se mêle à peine un peu de douleur. Mistral avait accompli le périple de ses jours, et sa mort fut aussi doucement harmonieuse que sa

vie. Elle ne doit pas plus nous attrister que la chute quotidienne du soleil qu'il a chanté en strophes si sonores.

Toutes les bonnes fées de la légende entourèrent son berceau. Issu d'un amour rustique et sain, il hérita d'un père âgé, qui s'était presque résigné au célibat, la fine sagesse de la race gallo-romaine, et de sa mère, beaucoup plus jeune, la passion tempérée, la force élégante et la souplesse délurée. A peine avait-il dépassé la jeunesse qu'il fut convié à la gloire par Lamartine. Le restant de sa vie ne fut que paisible travail, amour heureux et facile triomphe.

Il est admirable que ce doux disciple de Virgile ait vécu en ces temps où le souci de la Beauté disparaît peu à peu devant les préoccupations matérielles, la peur du lendemain, la menace des guerres. Et c'est ainsi que le poète doit vivre. Je suis le premier à vibrer des passions du jour, je suis le dernier à repousser les tâches immédiates. Mais lorsque je lis Mistral, ou Tennyson, ou Gœthe, je sens combien le devoir suprême du poète est de s'abstraire de l'époque où il vit, de ne présenter à ses contemporains que des images harmonieuses et sereines, et de nous faire entrevoir cet avenir où tout sera bonheur, ordre et clarté.

Certes, Mistral eut ses limitations, tout comme un autre. Je ne suis pas certain que s'il avait écrit en français il eût pris le haut rang qu'on lui assigne. Mais n'est-il pas équitable de se souvenir qu'un poète traduit est un poète trahi? Cette douce langue chantante de la Provence suffit à ensorceler l'oreille, même lorsqu'elle ne s'adresse pas à l'intelligence. Que de poèmes de félibres nous avons lus qui ne valent que par un gentil ronron! Chez Mistral la pensée reste aussi nette que la vue et l'ouïe, et son tombeau qui allie, sous le ciel le plus pur du monde, la sévère perfection de la Grèce aux plus molles séductions de la Renaissance est le parfait symbole de son génie.

Bref, après avoir lu les plus récents poètes de Montmartre et du Quartier Latin, on aspire à la pureté de Mistral comme on rêve, après s'être empoisonné d'alcool, à boire à l'eau d'une source sylvestre.

Ayant salué Mistral, n'oublions pas Théodore Aubanel qui, plus inégal que son cadet, lui fut souvent supérieur.

Dans notre prochaine chronique nous parlerons d'Emile Verhaeren, l'antithèse vivante de Frédéric Mistral, — mais ni moins grand, ni moins noble, ni moins glorieux.

STUART MERRILL.





Les Frères d'Armes [1]

A Stuart Merrill.

Conviés par une aurore annonciatrice de gloire, les héros adolescents avaient ceint l'épée et sous le casque leur chevelure rousse ruissela comme une source de lumière issue des roches ténébreuses.

Ils partirent : les voiles rouges du vaisseau fleurissaient la mer et la proue d'airain s'irisait au heurt des vagues. Pendant des ans ils coururent le monde : leur renommée sanglante, éparse la nuit hantait les rêves des cités.

Ils marchaient côte à côte dans les mêlées, pareils à des dieux et tels que des fauconniers en chasse déchapperonnent les oiseaux

(1) Ce poème en prose de Pierre Quillard n'a jamais, sauf erreur, paru en français. Il fut écrit pour un recueil de poèmes en prose, d'auteurs français, que Stuart Merrill traduisit en anglais sous le titre *Pastels in Prose* (Harper et Brothers, New-York, 1890).

de leurre, hors de la gaîne de cuir, ils faisaient s'ouvrir sur les plaines les ailes resplendissantes des épées.

Dans la cale lourde des pirateries victorieuses ils entassèrent pêle-mêle les armures d'or et les gemmes; sur les étoffes rares, les escarboucles et les rubis évoquaient les vœux des prêtresses et les blessures des guerriers.

Ils se crurent las de combattre et revinrent dans leur patrie; sur les ruines de la maison natale écroulée, ils élevèrent un palais : les murailles de bois odorant versaient aux campagnes des aromates inconnus.

Un printemps farouche émanait des bas-reliefs de santal; les pierres d'Orient survivaient aux corolles vaines; et le soir, sur les terrasses, les héros, vêtus de pourpre, semblaient dans leur splendeur les fils du soleil englouti.

Mais l'ennui des heures semblables mordaient lentement leurs cœurs. Chercher au delà des mers des batailles nouvelles, à quoi bon? les glaives s'ébrêcheraient sur leurs boucliers : la certitude d'être invincibles attristait leurs âmes hautaines.

Par un matin de gloire comme celui où ils appareillèrent, seuls dignes de lutter l'un contre l'autre, ils ressaisirent les épées oisives suspendues dans les panoplies et poussant des clameurs de joie, les guerriers fauves se ruèrent.

Enivrés du jeu suprême, ils frappaient d'estoc et de taille; ils combattirent jusqu'à la nuit, et quand l'ombre vint, atteints d'un double coup et les yeux vers les étoiles, ils tombèrent ensevelis dans leur victoire fraternelle.

Pierre QUILLARD.

10 Juillet 1889.



Propos de Table

De son vivant, on accusa Oscar Wilde de plagiat. Un jour, dans un salon, Whistler fit devant lui un bon mot.

— Ah! Jimmy, dit Wilde, comme j'aurais voulu trouver ce mot!

— Vous le trouverez, répondit sardoniquement Whistler.

—

Stéphane Mallarmé reçut un jour un Japonais muni d'une lettre d'introduction d'un de ses compatriotes.

Celui-ci écrivait : « Mon ami ne sait pas un mot de français, mais il danse à la perfection. »

Et Mallarmé de se lamenter sur l'exiguité de sa salle à manger, où le Japonais n'aurait pu danser que sur la table, parmi les grogs servis par la gracieuse Mlle Mallarmé.

—

Forain, venu à Bruxelles avec le peintre Flameng, avait été invité par les collaborateurs du *Masque* à un dîner intime.

Rendez-vous fut donné à la terrasse du Grand-Hôtel, sur le boulevard Anspach, le fameux boulevard que Paris envie à Bruxelles.

Forain, après un coup d'œil à droite et un coup d'œil à gauche, se pencha, dissimulant sa goguenardise, vers Flameng : « Dites donc, vous ne trouvez pas que cela ressemble étonamment à la rue de Rambuteau? »

—

Le même soir, après dîner, Forain critiquait avec des gestes véhéments les nouveaux artistes :

« Ils dessinent des bras longs comme ça et des jambes longues comme ça ! Heureusement qu'il y a le cadre pour les arrêter. »

Est-ce pour cela que Henri Matisse expose ses tableaux sans cadre ?

—

Coquelin était un grand acteur, mais en dehors de son art il pouvait à l'occasion être ridicule comme seul un boulevardier sait l'être. Un de nos collaborateurs le rencontra à Bayreuth, alors que Bayreuth était encore un sanctuaire d'art. La foule silencieuse, recueillie, presque en larmes, sortait d'une représentation de *Parsifal*. Une dame avisa Coquelin et lui demanda ce qu'il pensait du drame mystique auquel il venait d'assister. Coquelin, dressé soudain comme un coq, claironna : « Mais c'est charmant, Madame, absolument charmant ! »

—

Dans un salon, un poète avait lu des vers du délicieux Tristan Klingsor. Une femme de lettres, absolument transportée, s'approche de notre collaborateur, lui dit son enthousiasme, et dans le louable désir d'acquérir le *Valet de Cœur* et *Shéhérazade*, demande l'orthographe du nom de Klingsor qui lui semblait un peu bizarre.

— Mais, Madame, répond le poète, c'est un pseudonyme emprunté à *Parsifal* : Klingsor s'orthographie exactement comme le nom de l'enchanteur wagnérien.

— Ah parfait, parfait, s'exclame la dame qui note *Glingsort* sur un mignon carnet.

—

Jean Moréas qui était un gentilhomme de race et de cœur, avait perdu, à force de fréquenter les brasseries, tout usage du monde. Le sel de ses plaisanteries n'était pas toujours attique. Un soir qu'il dînait chez de braves gens qui ne lui voulaient que du bien, il avisa un petit groom qui aidait le maître d'hôtel à desservir.

Alors Moréas, se tournant affablement vers son hôtesse : « C'est votre fils, Madame? »

—

« — Rien d'étonnant à ce que Paul Fort ait été élu Prince des Poètes, proférait un peintre impressionniste.

» Quand on est le fils d'un ancien Président de la République, il est bien facile de faire agir des influences. »

—

« — Pourquoi, dans un pays de progrès comme la France, s'obstiner à publier le *Mercure?* » déclarait gravement le même artiste.

» Quand on a le 606, il est stupide de prôner les vieux remèdes. J'en sais quelque chose.

» Mais, croyez-moi si vous voulez, tout ça c'est par haine de l'Allemagne. »



LE MASQUE

A PUBLIÉ DES PAGES INÉDITES DE :

Franz Ansel, Nicolas Beauduin, Charles Bernard, Jethro Bithell, Ferdinand Bouché, Arthur Cantillon, Lucien Christophe, F. Crommelynck, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Eugène Demolder, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Henri Dérieux, André Divoire, Jean Dominique, Paul Drouot, L. Dumont-Wilden, Georges Eeckhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Gaston Heux, Joë Imbert-Vier, Victor Kinon, Léon Kochnitzky, Guy Lavaud, Junia Letty, Raymond Limbosch, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Camille Mallarmé, Stéphane Mallarmé, Georges Marlow, Henry Maubel, Camille Mathy, Arsène Maulogie, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre Nothomb, Louis Piérard, Léon Paschal, Edmond Pilon, Pitzembourg-Berthoud, Emile Polak, Pierre Quillard, G. M. Rodrigue, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Fernand Séverin, Emile de Tallenay, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Fernand Waelput, etc.

DES DESSINS ORIGINAUX DE :

André Blandin, J.-M. Canneel, Jean de Bosschère, Charles Doudelet, E. Fabry, Drésa, James Ensor, Jehan Frison, Alfred Hazledine, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Georges Minne, Constant Montald, Jos. Raphael, Lucien Rion, Victor Rousseau, Gustave Max Stevens.

Sommaire du N° 1

MAI 1914

CE NUMÉRO EST ORNÉ DE DEUX DESSINS ET D'UN CUL-DE-LAMPE DE JAMES ENSOR.

COUVERTURE DE GEORGES LEMMEN

MOTIFS DÉCORATIFS DE LUCIEN RION

DES PRESSES DE

RÉMY HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE

BRUXELLES

Série III
N° 2

LE MASQUE



PARIS - BRUXELLES
ÉDITEUR
RÉMY HAVERMANS

1914



Le Masque

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
D'ART ET DE LITTÉRATURE
PARIS ❧ BRUXELLES

Comité de Rédaction :

A PARIS :

André FONTAINAS,
Paul FORT,
Stuart MERRILL,
Albert MOCKEL.

A BRUXELLES :

Louis DUMONT-WILDEN,
Grégoire LE ROY,
Georges MARLOW.

Secrétariat :

A BRUXELLES :

Edouard FONTEYNE,
42, rue Henri-Van Zuylen
BRUXELLES-UCCLE

A PARIS :

André FONTAINAS,
38, rue Desbordes-Valmore
PARIS (XVIe arr.)

Administration :

Rémy HAVERMANS, 40, Galerie du Commerce
BRUXELLES — Tél. A 964

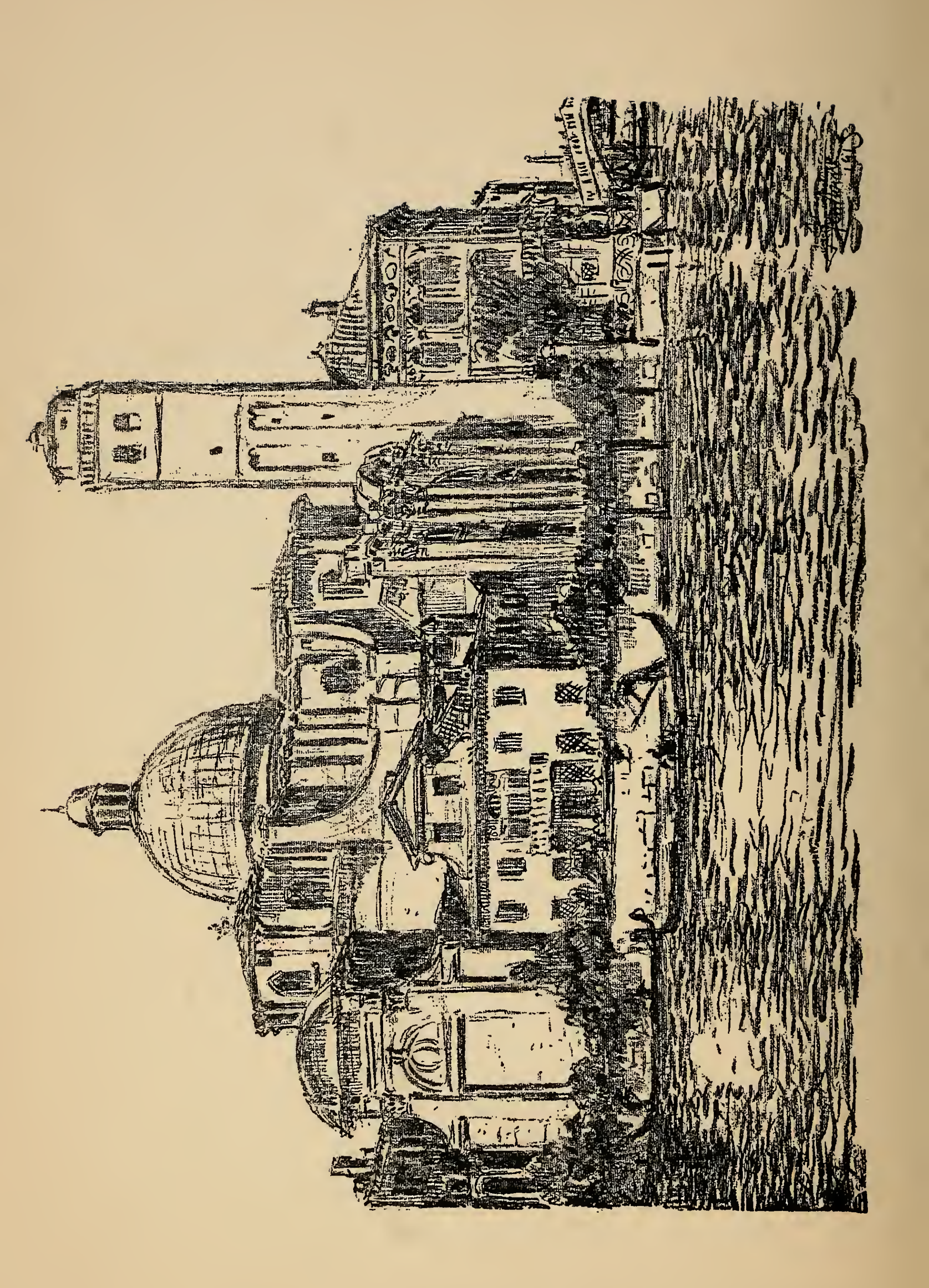
Dépôt pour la France :
OFFICE CENTRAL DE LIBRAIRIE
NICLAUS Frères
34, Rue St-Jacques, Paris, (Ve Arr^t)

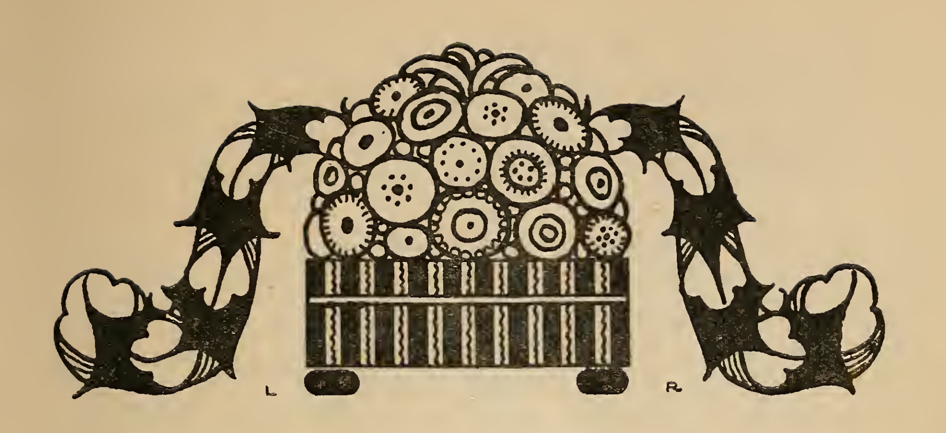
Abonnements : 12 francs par an pour la Belgique
» 15 francs par an pour l'Etranger
» de luxe : 100 fr. la série.

Le Numéro : fr. 1.25 pour la Belgique; fr. 1.50 pour l'Etranger

---

La Série I (1910-1911) dont il ne reste que quelques exemplaires : 50 francs
La Série II (1911-1912) : 20 francs





Le Cimetière des Dieux

Près du palais de Zeus, sur le mont radieux
Il est un lieu désert, plein de silence et d'ombre
Que les feux du festin rendent encor plus sombre :
Parle bas, car c'est le cimetière des Dieux.

Figés dans le dernier geste de la défaite,
Ils gisent là, vaincus par des enfants ingrats :
La mousse aux verts baisers ronge leurs vastes bras
Et la Mort les a faits de marbre sur ce faîte.

Désertés de l'esprit qui les avait conçus,
L'oubli de toutes parts les enveloppe. L'homme,
Créateur ignorant, lui-même ne sait plus
Quel est le nom mystérieux dont on les nomme.

Parfois pourtant il croit le retrouver : alors,
Une vague rumeur de leur bouche s'exhale ;
Un rêve obscur émeut leur masse colossale ;
Le sang fier se répand de nouveau dans leur corps.

Et pendant un éclair de la nuit taciturne,
Grâce à ce souvenir réveillé du néant,
Le plus jeune des Dieux abattus-là, Saturne,
Se redresse à moitié sur son coude géant.

ALBERT GIRAUD.





Quelques Souvenirs sur Charles-Henry de Tombeur

Des jeunes gens qui, vers 1884 et 1885, fréquentaient les cours de l'Université de Bruxelles, il en est peu, à coup sûr, parmi les disparus, qui aient laissé dans le souvenir de leurs camarades un souvenir aussi vivace que l'ardent Charles-Henry de Tombeur. Sous les courts cheveux blonds un visage arrondi, aux yeux grands ouverts, les lèvres frémissantes, des gestes et une allure à la fois prompts, saccadés et rythmés, une brusquerie apparente et, cependant, la douceur du sourire et de la parole, il se présentait avec des dehors suffisamment attirants pour que d'elle-même une rapide sympathie attachât à lui dès qu'on le rencontrait, mais, à le mieux connaître, sa netteté de pensée, à un âge encore hésitant et incertain, la volonté de ses desseins, ses opinions d'une franchise dépourvue de crainte et de retenue, ses enthousiasmes et l'étrange et parfaite bonté de son cœur composaient en lui, sans qu'il s'en doutât, une âme de chef, de guide et de conseiller.

On le vit bien, lorsque l'idée lui fut venue de susciter, après l'effort premier de *La Jeune Belgique*, l'éveil littéraire ou artistique d'une plus jeune génération. Dès qu'il s'ouvrit devant quelques amis de ses projets, on se groupa autour de lui avec empressement, et *La Basoche* fut fondée. Ce n'était pas une tâche facile d'assurer, à côté de l'aînée qui luttait avec acharnement et une autorité naissante, pour la vie et la gloire des lettres en Belgique, l'existence d'une seconde revue désintéressée, d'autant plus que l'aînée, piquée de n'être plus la seule, se montrait disposée à mal accueillir une concurrente, au lieu de saluer en elle une alliée. Des mots aigres furent parfois échangés, mais de Tombeur, avec une patience inlassable, s'il ne tolérait pas qu'on vilipendât son effort et son œuvre, exigeait, chaque fois, avec une admirable entente de l'équité, que *La Basoche* rendît l'hommage le plus fervent à tout ce que *La Jeune Belgique* contenait de talent, de promesses ou de réalisations, à tout l'intérêt inattendu qu'elle avait éveillé, dans quelques cerveaux du pays, en faveur de la cause suprême de l'intelligence et du travail.

De cette façon *La Basoche* vécut du 13 novembre 1884 jusqu'en avril 1886. Les membres fondateurs — dont plusieurs ont disparu, tandis que d'autres ont tôt renoncé aux gloires littéraires — étaient : Louis de Casembroot, Hector Chainaye, Hippolyte Delcourt, André Fontainas, Maurice Frison, Max Hallet, Lucien Malpertuis, Charles Sainctelette, Henri Stranard, Charles-Henry de Tombeur, — mais je n'offusquerai l'amour-propre d'aucun des survivants, je n'offenserai la mémoire d'aucun mort en affirmant que de Tombeur seul, secondé sans doute mais jamais remplacé ou supplanté par ses camarades, avait conçu, organisé, et dirigea *La Basoche* tout au long de son éphémère existence.

Que fut cette œuvre? En quoi mérite-t-elle qu'on s'en souvienne?

Les polémiques qu'elle soutint avec une hardiesse parfois provocante produisirent, tout d'abord, cette conséquence de rendre plus attentive à sa tenue, parfois relâchée et facile, sa grande sœur *La Jeune Belgique* qui n'aimait pas qu'on se moquât d'elle ou qu'on

accusât ses faiblesses : le meilleur parti lui parut être de mettre ses soins à les éviter. Elle ne les évita pas toujours, mais *La Basoche* non plus, — seulement elle s'y laissait surprendre moins complaisamment.

L'invention, la présentation de plusieurs talents sincères qui, sans elle, se fussent peut-être ignorés, sinon toujours, du moins fort longtemps, telle est l'œuvre féconde et glorieuse dont elle peut s'illustrer.

Après la noble apparition, la généreuse montée des esprits qui spontanément s'étaient unis, à Louvain d'abord, ensuite à Bruxelles, à l'appel audacieux et volontaire du tout charmant Max Waller, après Eekhoud et Verhaeren, après Rodenbach, Giraud, Gilkin, bien rares les noms de nouveaux venus. C'est que l'on n'osait guère aborder cette revue où collaboraient, avec des talents aussi formés déjà, des hommes, Octave Pirmez, Camille Lemonnier, dont l'illustration rayonnait de tant d'éclat sur toutes nos espérances ; on se sentait trop petit, trop hésitant, on se rendait compte que la force qui germait était bien loin d'avoir éclos, et l'on n'osait pas, d'emblée, se montrer à côté de ceux-là.

Bien des tentatives infructueuses, mais de si bonne volonté, bien des essais timides ont empli les seize livraisons de *La Basoche*, mais c'est là qu'ont paru, pour la première fois, en même temps que ceux des membres fondateurs qui ont parfois écrit, les premières proses, les premiers vers d'Arnold Goffin, d'Albert Mennel dont le pseudonyme demeurerait mystérieux si l'on ne se souvenait d'une nouvelle qui, dans un des derniers numéros, fut singulièrement appréciée, et qui était signée Grégoire Le Roy, — de qui donc encore? de Jacques Champal, et, peut-être, de Célestin Demblon. La collaboration française était admirable : je retrouve les noms de plusieurs jeunes d'alors, Jean Ajalbert, Rodolphe Darzens, René Ghil, Jean Lorrain, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, soutenus par des témoignages précieux d'intérêt et d'encouragement donnés aimablement, sous forme d'une participation effective, par des artistes tels que J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès.

Nous avions recherché avec empressement cette sorte de patronage honorable et bienfaisant. Dès que la création de *La Basoche* eut été décidée, notre premier souci fut d'y intéresser celui que, avec raison, nous vénérions comme le maître (Eekhoud n'avait pas encore dit : le maréchal) des lettres belges, l'artiste incorruptible et hautain, l'exemple à suivre, Camille Lemonnier. Je me souviens du matin d'automne clair et doux, où Charles-Henry de Tombeur accourant chez moi, me dit, l'air un peu effaré et si content : « Allons, vieux, nous allons à La Hulpe ; Lemonnier nous attend ; je ne puis pas y aller seul. »

A quoi rêvions-nous, tandis que le train nous emportait à travers les fonds roux et les hautes futaies d'argent soyeux, aux frondaisons sombres, de la forêt de Soignes? Nous suivîmes silencieux le chemin qui s'échappait, en tournant, d'entre les grands arbres, et longeait la rive d'un bel étang endormi. On nous fit attendre un peu dans un salon que je revois, d'un rouge éteint et songeur. Tout à coup Lemonnier parut ; il ne nous connaissait ni l'un ni l'autre. Ses premières paroles nous mirent à l'aise, et, si je suis aujourd'hui, comme je l'ai sans doute toujours été, incapable de me rappeler de quoi il nous parla avec sa loquacité coutumière, enthousiaste, qu'entrecoupait à intervalles réguliers l'irruption de ses « hein? » rauques et tenaces, je me souviens du moins que nous éprouvâmes tout d'abord un soulagement bien heureux à notre inquiétude, à notre timidité, je me souviens qu'il nous parla avec ardeur de tout ce que nous aimions, et que les noms vénérés, fervents se succédaient, à notre grande extase, sur ses lèvres d'où ils s'exaltaient à nos yeux de splendeurs nouvelles, qu'il nous entretint spécialement de Zola, qu'il nous lut un chapitre de *Happe Chair,* encore inédit, nous promit sa collaboration, nous remit les pages d'une étude sur le peintre Joseph Stevens qui parut dans les deux premiers numéros, et nous garda chez lui, enchantés, jusqu'au soir.

L'inoubliable journée ! Ah ! en rentrant à Bruxelles, nous nous trouvions grandis, nous sentions la plénitude de notre jeunesse, nous nous émerveillions, au passage, des poudroiements lumineux qu'allumait le soleil couchant dans les profondeurs de la forêt,

nous épanchions mutuellement nos impressions heureuses, et que nous fûmes fiers et joyeux en les communiquant à nos amis, qui nous attendaient!

Edmond Picard nous inonda de sonnets; Théo Hannon, Max Sulzberger, Jules Destrée, Georges Knoppff vinrent à nous. Des peintres aussi s'empressèrent. Henry De Groux nous avait dessiné une couverture; nous eûmes des frontispices de Jan Toorop, de Léon Dardenne. Et de Tombeur menait tout cela, magnifiquement. Il était pour nous l'espoir vivant, la conviction chaleureuse. Il écrivait des échos, il aiguisait des pointes, il administrait, il organisait la propagande, il lisait et jugeait les livres nouveaux de Zola, de Lemonnier, de Huysmans, de Péladan, de Nizet, il entreprenait une énorme correspondance qui nous amenait des collaborateurs désirés, et, cependant, il trouvait le temps encore d'achever quelques nouvelles : *La Grâce-de-Dieu*, *Heures d'Amphithéâtre*, *Noël Livide*, qui, par la fermeté de leur style et une réelle sûreté d'élocution, valaient mieux déjà que de simples promesses.

Mais il n'a pas persévéré, et, quand, si peu de temps après la fin de *La Basoche*, l'odieuse maladie à son tour l'emporta, il avait à peine ébauché l'œuvre que son réel talent eût pu construire...

Ce lui avait été un navrement, la fin de *La Basoche*. Avec fierté, avec orgueil il l'avait lancée dans le monde; avec une généreuse confiance, aussi, il l'avait en ces termes caractérisée à la première page de la revue naissante :

AU LECTEUR

Mon Ecole?
La Vie.
Mon Programme?
N'en point avoir.
Ce que je suis?
Rien encore.
Ce que je veux être?
Quelque chose.
Y parviendrai-je?
Pourquoi pas?

La Basoche.

Cependant, il présenta à la mauvaise fortune bon visage, et la dernière page de la livraison d'avril 1886, parut, encadée de noir, et portant cet avis :

POURQUOI PAS ?
POUR ÇA !

M

Les Clercs de la Basoche ont l'honneur de vous faire part de la perte qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

DAME BASOCHE

leur fille et mère,

née à Bruxelles en Brabant, le XIII Novembre MDCCCLXXXIV, et y décédée en la deuxième année de son âge.

.., elle était du monde où les plus belles choses ont le pire destin,

Le service littéraire pour le repos de ses abonnés sera fait par la *Société Nouvelle*.

GARDEZ A SA MÉMOIRE
NI PLUS NI MOINS QU'A CELLE
DE
M. Ernest RENAN
UN SOUVENIR AFFECTUEUX.

N'importe! Il avait été l'éveilleur. Et plusieurs, j'imagine, comme moi-même, se souviennent avec reconnaissance, n'est-ce

pas, mon cher Grégoire Le Roy, n'est-ce pas, mon cher Goffin, toi aussi que depuis si longtemps je n'ai plus rencontré, Luc Malper! — qu'ils doivent à son initiative, à ses encouragements, à son activité communicative plus que l'occasion qui a déterminé, presque créé ce que chacun de nous peut avoir, dans la suite, montré de talent! Et tous nous gardons vivace en nous le souvenir de ce visage et de cette fleur de vie, Charles-Henry de Tombeur.

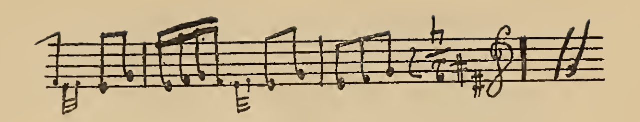
André Fontainas.





CEUX QUI PORTAIENT DES GUIRLANDES

Dans le logis modeste où l'étroite fenêtre
Reflétait la langueur d'un jour pâle, incertain
Monsieur de Malfilâtre est mort hier matin
Près d'une femme jeune encore et d'un vieux prêtre.
Jusqu'au dernier moment il avait dit : « Peut-être, »
« Traduirai-je aujourd'hui ce poème latin »
« Que j'aime pour son style aimable et libertin »
« Et que je veux après mes Odes, voir paraître. »
Par son rêve bercé, calme, il s'est endormi
Pour toujours. Maintenant il repose parmi
Des fleurs, et sur son corps un crucifix s'étale.
Mais dans la pauvre chambre, un fantôme charmant
Flotte et dans le silence où glisse une sandale
Narcisse mort-d'amour sourit divinement.



Or François Couperin enjambant les pavés
Et les ruisseaux, heurtant les marchands, les crieuses,
Les porteurs, les laquais et les filles rieuses
Se dépêche parmi les passants tôt levés.
Car cet homme rangé tient l'orgue à Saint-Gervais.
Pourtant vibrent en lui des voix impérieuses
Qui portent son désir vers les mystérieuses
Barricades et tous les chers objets rêvés.
Tendre, frivole et gai, son génie adorable
A su même égaler Lulli, l'incomparable.
Louis qui l'aimait bien l'a voulu couronner.
Et sous le roi-soleil vieilli, chagrin, austère,
Avant Watteau son art divin fit résonner
Vos limpides chansons, carillons de Cythère!

*
* *

C'est un petit prodige...
... il s'appelle Wolfgang Amédée.

Quittant le clavecin, et bien qu'ayant sommeil,
Il dut encor jouer rondos et sonatines
Sur un orgue tout blanc aux notes argentines
Dont les tuyaux semblaient des flûtes de vermeil.
Certe il ne s'émut pas du pompeux appareil
De la cour, ce petit aux manières mutines,
Et jamais tant qu'hier ses deux mains enfantines
N'ont charmé par leur grâce et leur jeu sans pareil.

Et l'on dit même que Madame la Dauphine
Sur ce visage pur que le génie affine
A daigné déposer ses lèvres par deux fois.
Mais que lui font à lui le triomphe et la gloire?
Bien plus que les discours des princes et des rois
Le bel orgue doré chante dans sa mémoire.

Léon KOCHNITZKY.





La Messe du Mauvais Prêtre

Le Carnet de Bord du Capitaine OSWALD THYSSENS

L'histoire ci-après m'a été racontée par le capitaine Oswald Thyssens, au cours d'une traversée que je fis, il y a quelques années, à bord d'un cargo qui allait d'Anvers en Méditerranée — et qui, depuis, fit naufrage sur les rochers du cap Saint-Vincent.

C'était le quinze Août, par un midi radieux. Nous déjeunions sur le pont, tandis que le steamer longeait la côte du Portugal, au rythme des vagues qui s'enflaient longuement sous le soufle de l'Atlantique. Le navire semblait s'avancer dans une gloire, tant la mer et l'espace s'emplissaient d'azur et de rayonnements...

Le chef-mécanicien me demanda si je connaissais l'avocat Lecerf, conseiller communal à Anvers.

« ... C'est un imbécile », conclut-il après quelques instants de réflexion. A ce moment, un matelot vint le prévenir que sa présence était réclamée à la chaufferie. Lorsqu'il revint s'asseoir à table, je lui demandai la raison de son jugement défavorable sur Me Lecerf.

« C'est le chef des catholiques, me dit-il. Vous savez, des calottins, il ne m'en faut pas. Je souhaite qu'ils soient tous enfoncés aux élections.

» Au surplus, ajouta-t-il, je ne dis pas ça pour faire de la politique... »

Les idées de notre état-major en ces matières étaient, en effet, un peu courtes. L'entretien politique en resta là.

Le déjeuner s'acheva tranquillement. Chacun s'installa pour la sieste dans de confortables rocking-chairs, en suivant des yeux le vol des mouettes et les miroitements de l'horizon.

Ce fut le capitaine Thyssens qui renoua le fil de la discussion, en relevant, dans des termes péremptoires, le propos de son subordonné :

« Taisez-vous donc, grommela-t-il en s'adressant au chef-mécanicien (qui, d'ailleurs, depuis dix minutes ne disait plus rien).

» Vous venez nous raconter que les libéraux valent mieux que les catholiques... Laissez-moi tranquille!... »

Il s'arrêta après ce préambule; mais, ce jour-là, il était en veine d'éloquence: après quelques minutes de songeries, il reprit son exposé :

« Vous venez dire que les libéraux valent mieux que les catholiques? Tenez : qu'est-ce qu'il a fait votre Van Ryswyck, votre fameux Van Ryswyck, quand on l'a fait bourgmestre d'Anvers, le « grand bourgmestre », comme disaient les journaux?

» Eh bien! il y avait à Anvers une maison, Monsieur, qui était connue, célèbre dans le monde entier : avec des glaces et des enrochements, quelque chose de magnifique. Ça s'appelait le *Ridyck*. Et quand on débarquait quelque part, à Callao ou à Melbourne, et qu'on disait : « je suis d'Anvers », tout le monde savait ce que cela voulait dire...

» Vous allez me dire, Monsieur, vous qui êtes intelligent : Eh bien! n'est-ce pas scandaleux, lorsqu'on a dans sa ville quelque chose que le monde entier connaît, de ne pas la conserver? Or, la première chose qu'il a faite, le fameux Van Ryswyck, ça été de démolir cette maison...

» Et on viendra me dire que les libéraux valent mieux que les catholiques? Allons donc!...

» Au surplus, conclut le capitaine Thyssens, moi je ne m'occupe pas de politique. Chacun a le droit d'avoir ses idées et ses croyances, n'est-ce pas?

» — Je suis de votre avis, opinai-je. Il faut laisser à chacun ses croyances.

» — Voilà qui est bien raisonné. Ainsi, vous, vous croyez au bon Dieu et à toutes ces choses. Eh bien! si vous venez à mourir pendant la traversée, je ferai les choses pour le mieux : Au voyage précédent, il y a un homme qui est mort à bord, d'une insolation; le mousse venait de faire sa première communion et il connaissait une prière... vous savez : « *Onze Vader*. — Notre père... » C'est très beau, cette prière. Le mousse m'a mis ça sur un papier et je l'ai lue devant tout le monde, devant le cercueil qu'on avait fabriqué avec quatre planches et sur lequel on avait mis le drapeau (on a naturellement retiré le drapeau, par économie, au moment d'immerger le cercueil). Ça a été fait proprement et honorablement.

» Si vous venez à décéder, vous verrez, on fera cela très convenablement aussi. »

Je remerciai le capitaine et lui dis : « Je trouve tout naturel que vous, qui êtes à votre bord le « maître après Dieu », vous disiez une prière pour ceux qui sont morts. »

Il haussa les épaules :

« Je suis, à bord, consul, officier d'état-civil, etc... Ça me fait une belle jambe...

» J'ai connu un capitaine de marine espagnol, tout cousu de galons et de dorures, qui prétendait avoir rang d'évêque parce qu'il avait droit, disait-il, à célébrer des enterrements et des offices à bord...

» — Moi, j'ai vu quelque chose de plus curieux, dit le chef-mécanicien : Une messe dite par un sergent des turcos — et c'est ça qui me fait penser que le catholicisme c'est de la blague.

» Il faut vous dire, Monsieur, que j'ai fait ma première communion; j'ai appris à lire chez les frères de Malonne comme tout le monde. Et j'ai toujours trouvé tout naturel que des prêtres fassent la Messe et la Communion; et tous les ans, j'allais à confesse quand j'étais à la Louvière.

» Mais, il y a quelques années, en revenant du Congo où j'avais été chef du pilotage, nous nous arrêtons au Sénégal. Il y avait une canonnière française mouillée dans la rivière à quelques cents mètres de nous. Le mécanicien qui commandait la canonnière par intérim m'envoie chercher par un canot que conduisait un jeune matelot. C'était un gentil gars; je causai avec lui pendant le trajet. Il me raconta qu'il était de Dunkerque et que depuis un an il était embarqué à bord de la canonnière dont le cuisinier était le cousin de sa belle-sœur. En abordant, le mousse donna un faux coup de rame qui manqua de nous faire chavirer, ce qui fit que le patron se mit à attraper le mousse au sujet de sa maladresse et, tout en lui envoyant un solide coup de poing à travers la figure, lui promit trente coups de garcette.

» Nous déjeunâmes à bord fort joyeusement et l'on décida de faire la fête et d'aller passer la soirée au village nègre.

» Comme nous remontions sur le pont j'entendis des gémissements. C'était le mousse, à demi-nu, à qui les hommes administraient les coups de garcette promis par le mécanicien. A chaque coup de lanière, le cuir laissait une zébrure sanglante sur le dos du malheureux, qui geignait de douleur et semblait prêt à s'évanouir. Je dis au patron que ça n'était pas bien (ça n'est pas propre, n'est-ce pas, de maltraiter un gosse; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire, à mon avis, Monsieur). Le patron, qui était bon diable au fond. fit cesser le supplice, et pour consoler le gamin lui donna deux francs et lui dit de venir avec nous à la fête.

» Nous nous embarquâmes dans la chaloupe à vapeur qui remonta la rivière jusqu'au village. Nous fîmes venir le chef nègre

et lui expliquâmes ce qu'il nous fallait. Le makoko eut l'air de mauvaise humeur, mais comme il y avait sur la chaloupe un hochtkis chargé il n'osa pas refuser et nous fournit ce que nous voulions.

» On se paya une orgie dans les grands prix.

» Nous étions tous plus ou moins gris lorsque le patron eut une idée. Il nous dit : « Nous allons faire une blague; on va enivrer le mousse. » On fit boire au gamin force rasades de rhum, de telle sorte qu'il fut bientôt complètement ivre. Ce fut un beau chahut : le gosse se trémoussait, dansait nu avec des négresses et culbutait avec elles.

» Sur quoi, le patron l'appela et lui dit, mystérieusement, que la femme du makoko voulait de lui et l'attendait dans la case royale. Le garçon, allumé, se glissa dehors et se rendit vers le centre du village.

» Quelque temps après, nous entendîmes des grands cris et des appels. Le mécanicien alla voir et trouva le mousse étendu par terre, la poitrine trouée d'un coup de sagaye. Il revint vers nous et nous cria :

» — Une sale farce... le gosse a un coup de lance dans le sac. En voilà une bonne!...

» On s'assembla autour du blessé, qui gisait inanimé, pâle comme un linge, les bras en croix, et l'on tint conseil. Quelqu'un dit :

» — Il n'y a qu'à le porter au bateau. Le cuisinier qui sait coudre dans les viandes va lui refermer sa plaie. »

» Nous nous acheminâmes vers la chaloupe, emportant le blessé, à demi-dégrisés.

» On accosta la canonnière; on mit le blessé dans un lit et on alla prévenir le cuisinier.

» Seulement, quand cet homme vit le gamin inanimé, voilà qu'il se mit à crier que nous avions fait de la belle ouvrage, et à nous invectiver et à nous agonir de salauds et de noms d'oiseaux :

» — Vous êtes tous des j... f...! Je n'ai jamais vu une bande de saligauds comme vous! Voilà un enfant qui m'était confié et qui a une vieille mère à Malo, qui me l'avait recommandé. »

» Et, là-dessus, voilà cet homme qui tire de sa poche un paquet de lettres, avec un portrait de la mère et une boucle de cheveux gris — et qui se met à nous expliquer tout ce que la vieille mère écrivait au sujet ds son garçon : qu'il était son trésor, la lumière de sa vie ; qu'il fallait bien veiller sur lui parce que s'il venait à périr elle n'aurait plus, elle la vieille, qu'à se mettre entre les quatre planches de son cercueil. Et, avec les lettres, il y avait une médaille pieuse qu'elle envoyait à son gars pour qu'il reste toujours bon chrétien, une médaille pour la bonne mort pour qu'on ne trépasse pas sans sacrements.

» Et l'homme, avec la bouche pleine de cris, s'arrachait les cheveux et s'envoyait des coups de poing dans la poitrine, en nous traitant de vaches et de m...

» Personne de nous n'osait rien dire et aucun n'en menait large.

» Alors on décida de chauffer et de traverser la rivière pour aller au poste, où il y avait un lazaret.

*
* *

» Nous racontâmes au capitaine du poste une histoire quelconque pour expliquer le coup de couteau. Le capitaine fit déposer le blessé au lazaret et appeler le médecin. Dès que celui-ci eut vu le garçon, il devint sombre, et lorsqu'il eut examiné la blessure, il dit qu'il n'en avait plus que pour quelques heures.

» D'ailleurs, quand le mousse revint à lui sous les soins qu'on lui prodiguait, le pauvre garçon se rendit compte qu'il était touché à fond et que la mort était là.

» Il dit simplement :

» — J'aime autant mourir, en avoir fini... mais je ne veux pas mourir sans m'être confessé ; ne me laissez pas mourir sans sacrement.

» Et il se mit à répéter, avec angoisse, qu'il voulait se confesser, qu'il lui fallait un prêtre pour lui donner l'absolution.

» Et cela nous ennuyait, vous comprenez, parce que, là-bas,

on n'a pas de curé dans le voisinage. Et voilà le gosse qui commence à s'agiter et à supplier qu'on lui amène le prêtre, pour ne pas le laisser mourir sans confession.

» Alors, le médecin dit qu'il y a peut-être un missionnaire dans le bas. Tout de suite le capitaine fit armer une pirogue en ordonnant aux pagayeurs de filer à toute nage pour chercher le missionnaire et le ramener.

» Le mourant se calma, mais chacun se disait : « Pourvu qu'ils ramènent le prêtre et qu'ils arrivent à temps », parce qu'on pensait qu'il était dur pour ce gamin de mourir avec ce poids sur le cœur, et qu'on songeait à la vieille mère, là-bas...

. . . .

» Au matin, l'enfant commença à s'agiter de nouveau et à répéter :

» — Il ne viendra pas; pour sûr qu'il ne viendra pas... et je vais mourir, comme ça... sans prière, sans me confesser, oh Dieu! Dieu!...

» Le capitaine essaya de le calmer, mais la fièvre prenait l'enfant, et son angoisse augmentait. Quand le soleil se fut levé, nous entendîmes la pirogue qui accostait. Elle avait fait le voyage inutilement. L'enfant l'entendit aussi, et alors il commença à grelotter de fièvre et à gémir, en répétant :

» — Mourir comme ça... oh Dieu! oh Dieu!...

» Tous, nous étions verts comme des salades. La plainte de l'enfant se faisait plus poignante. Il suppliait l'officier et le docteur de faire venir le prêtre pour l'absoudre :

» — Je veux bien mourir, mais je ne veux pas mourir sans sacrement...

» Le capitaine dit, nerveusement :

» — Je m'en vais. Je ne veux plus voir ça. Tonnerre! je ne puis pourtant pas lui en fabriquer un de curé, pour l'administrer!...

» Et il se passa ceci : Le sergent s'avança d'un pas et dit :

» — Moi, mon capitaine, je peux les lui donner, les sacrements

» — Toi? Qu'est-ce que tu dis?...

» — Oui, mon capitaine; j'ai été... je suis prêtre...

» Et l'homme expliqua qu'il avait été fait prêtre, et que cette chose-là compte toujours, et qu'il pouvait administrer un mourant valablement. Il alla chercher des papiers qui montraient qu'il avait été ordonné.

» Le capitaine s'approcha du mourant et lui expliqua de quoi il retournait. Le mauvais prêtre s'assit près du lit, et écouta, à voix basse, la confession de l'enfant.

» Et, comme il n'avait pas oublié son ancien métier, il se mit à dire par cœur des oremus et des bénédictions :

» — *Dominus vobiscum* — Que la paix soit sur cette demeure. »

» Et, penché sur le mourant qui tenait sa main et dont le visage s'était transfiguré, il traduisait à mesure :

» — Que le Seigneur soit avec toi. Que les anges te conduisent en Paradis...

» Et il lui disait :

» — N'aie pas peur, mon gosse : Jésus a souffert pour chacun de nous. Il t'aime bien et va te recevoir. Tes fautes sont effacées par tout le sang qu'Il a répandu pour le monde. Je t'absous de tes péchés : *Ego te absolvo,* au nom du Père et du Fils...

» Puis il commença un fourbis d'Extrême-onction, en traçant le signe de la croix sur la poitrine et sur les pieds de l'enfant — et une sorte de messe, avec deux bougies du Phénix plantées dans des bouteilles d'eau minérale. Il prit entre ses mains un morceau de pain et il dit (il était devenu plus blanc que le linge qui servait de nappe d'autel et il avait un tremblement nerveux dans les doigts) :

» — Ceci est mon corps et ceci est mon sang qui a été versé pour la rémission des péchés de beaucoup. »

» Puis il alla vers l'enfant, en élevant les mains et en traçant dans l'air un grand signe de croix, et il lui mit le pain dans la bouche en prononçant des mots qui voulaient dire :

» — Que le corps de Jésus garde ton âme pour la vie éternelle. »

» Je n'ai jamais vu mourir quelqu'un plus tranquillement.

*
* *

» Au moment même, je n'ai pas réfléchi. Après coup, un aumônier m'a expliqué que cela était vrai, et que la confession et la communion données par un défroqué valent autant que si elles étaient données par un vrai curé, et que l'enfant était mort absous et administré.

» Mais vous me direz, Monsieur, vous qui avez du raisonnement, que c'est une chose absurde que des sacrements, donnés par un homme qui a jeté le froc aux orties et quitté son métier depuis des années, puissent valoir autant que ceux donnés par un homme de la partie.

» Et c'est pour cela que je dis que le catholicisme est absurde. »

*
* *

Je dois dire que les considérations philosophiques du chef-mécanicien n'eurent pas le succès qu'il leur croyait dû.

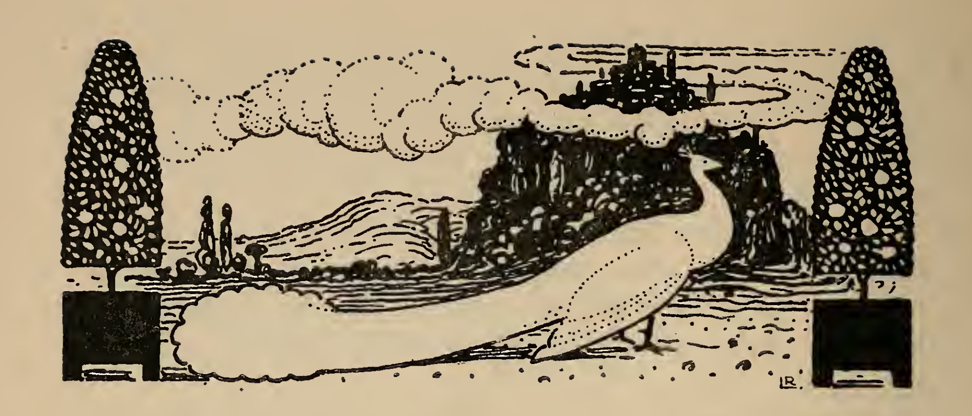
Le premier officier lui dit :

« Toi, tu es surtout fort pour déguster du pèquet dans les cabarets de La Louvière. »

Le mécanicien s'enveloppa dans sa dignité offensée et nous bouda pendant le restant du voyage.

Léon RYCX.





Parc Duden

MIDI.

Comme toi, ô Vincent, peintre des blancs midis, qui peignais dans le flamboiement d'un été d'Arles, me voici qui, rêvant dans le beau parc désert, voudrais noter avec les paroles premières, le miracle de ce printemps prématuré.

O béate immobilité! Bains de clartés! Tiédeur de l'air. Des rayons baisent mes paupières, ma bouche, ma poitrine, mes cuisses et mes mains. Je suis au bord de la clairière où je sais qu'elles vont danser au clair de lune.

Mille chants, mille cris — ô si lointains! — d'oiseaux et ce bruit de la mer qui déferle là-haut me pénètrent avec tous les parfums du terreau gras de la jeune prairie, du lit des feuilles sèches qu'a chauffé le soleil.

Mes yeux, ah! détaillez la féerie des essences : chevelure d'opale, vert tendre des bouleaux frémissants, poudre d'or des peupliers qui fusent au bord de la clairière.

Entre les pommiers blancs et les cerisiers roses s'allonge l'ombre des sapins et des grands hêtres au tronc gris dont seule et très, très lentement la tête bouge.

. . . .

Nonnes qui reposiez sur un petit banc de pierre, vous vous êtes levées et vous m'apparaissez. Voyons, il ne faut pas avoir peur de mon chien Petit qui, réveillé, poursuit comme une folle ces feuilles, pierreries, qu'un brusque coup de vent fait ruisseler soudain sur ce versant, très talus rouge.

Louis PIÉRARD.





Critique des Poèmes

Ce qui ne cesse d'étonner chez Emile Verhaeren, c'est sa prodigieuse puissance de renouvellement, c'est sa perpétuelle surprise devant toutes choses, c'est ce don d'enfance qu'il a gardé intact à travers les aventures de la vie. Voici son dernier livre, *Les Blés Mouvants*, où on lui aurait facilement pardonné de se répéter, puisqu'il y reprend les vieux thèmes rustiques qui lui furent familiers depuis *Les Flamandes*. Mais notre indulgence est bien inutile : le poète a traité son sujet d'une façon nouvelle. C'est encore la Flandre qu'il chante, et ses terres arrachées à la mer, et le dur entêtement de ses paysans, et leur soupçonneuse avarice. Et il nous chante aussi leurs qualités de force, de probité, de persévérance et de patience. Mais la musique est différente.

On dirait que le génie de Verhaeren se dépouille avec l'âge, comme un noble vin. Il devient véritablement classique, n'en

déplaise à quelques détracteurs sortis de ces jésuitières où l'on dévirilise les plus mâles écrivains d'Athènes et de Rome. Aussi je ne veux pas dire que Verhaeren soit le moins du monde touché par la réaction classique actuelle. Je veux dire que son art se fait plus sobre, plus exact, plus précis. Ne cherchons pas dans ce dernier volume le lyrisme tumultueux et parfois fumeux des *Campagnes Hallucinées*. Je ne prétends pas que Verhaeren s'assagit : ce serait vraiment dommage. Mais il devient plus artiste, réserve mieux ses moyens, dispose avec plus de sûreté de ses effets.

Ce n'est pas à dire qu'une telle surveillance de soi-même aille sans danger. On ne dompte pas complètement sa nature. Parfois une dissonnance éclate, d'autant plus désagréable que le poème est plus harmonieux. Je me contenterai d'un seul exemple, pris dans un *Dialogue rustique* qui par ailleurs est d'une suave simplicité de langage :

Qu'importe et ce qu'on fait et ce qu'on pense
Et le propos qui griffe et le propos qui mord,
Puisque tous deux nous grefferons la confiance
Solidement, sur le tronc dur qu'est notre accord.

Outre que l'image, à mon avis, n'est pas heureuse (car une image doit être strictement visuelle, et je ne vois pas greffer de la confiance sur un tronc), quel paysan parlerait de la sorte?

Si je note en passant un si léger *lapsus*, c'est pour mieux affirmer l'admiration que m'inspire la nouvelle œuvre de Verhaeren. Ses détracteurs prétendent que nous ne voyons pas les fautes du grand poète. Mais si, nous les voyons mieux que vous, mais elles sont emportées comme des fétus dans le torrent de son lyrisme. Victor Hugo n'a-t-il pas aussi certaines manies verbales auxquelles nous ne faisons plus attention dans l'ivresse de notre enthousiasme?

Les Blés Mouvants foisonnent d'images dignes des plus grands poètes de tous les temps. Je cite au hasard :

Ah ! notre amour à nous, tiens-la dûment cachée
Comme la main protège un feu contre le vent.

Une amante parle de ses yeux :

Alors, lis dans les miens la joie
D'avoir conquis,
Parmi tant de gars francs, celui
Dont maintes fois mon corps rêva d'être la proie.

Ou bien écoutez cet attendrissant appel de l'amour à la solitude :

Ami, entrons ensemble au plus profond des bois.
Que je ne voie au loin ni maisons ni lumières
Et n'entende plus rien que ton souffle et ta voix.

Dans ma dernière chronique j'avais rapproché d'une manière un peu insolite les noms de Mistral et de Verhaeren. Et voici qu'un nouveau nom s'insinue dans mon esprit : Théocrite. Eh ! oui, je crois que c'est bien le doux poète de Sicile qui a inspiré l'homme du Nord comme l'homme du Midi et qui les unit par un lien mystérieux. Il est évident que Mistral était plus apte que Verhaeren à recueillir la tradition hellénique. Né dans un pays de vignes et d'oliviers, errant sur les routes poudreuses où crépitent les cigales, contemplant les nobles ruines romaines de Saint-Remy et des Baux, il accepta tout naturellement, comme un leg familial, la culture classique. Cependant là-haut, tout au Nord, au bord des flots boueux de l'Escaut, un jeune poète rêvait aussi au labeur éternel de la terre, et après la saison des brumes errantes et des pluies effilochées, participait au transport sacré du renouveau, à l'heure où le soleil fait luire comme de l'or les coqs de cuivre des clochers de Flandre.

Et de même que Mistral avait chanté Mireille, Verhaeren chanta ses Flamandes. Et les deux poètes communient en Théocrite.

Oui, le souvenir de Théocrite me hante lorsque je lis cette série de poèmes que Verhaeren a intitulés : *Dialogues rustiques*. Mais Daphnis et Ménalque ont erré loin de la Sicile. Ils mènent maintenant leurs troupeaux paître dans l'herbe rèche et rare qui

frange les dunes, ils fument du tabac d'Appelterre dans des pipes de Gouda, et au lieu de s'abreuver du lait écumeux de leurs brebis, ils boivent de la bière double dans des pots d'étain à l'enseigne du *Lion de Flandre.*

Qu'on ne sourie pas trop de ce rapprochement que je m'amuse à faire. Théocrite est plein d'expressions aussi savoureuses et truculentes que celles de Verhaeren. Les paysans de tous pays se ressemblent. Par exemple le poète grec fait ainsi parler un chevrier amoureux : « O jeune fille aux beaux regards, aux noirs sourcils, toi, *toute graisse,* embrasse-moi. » L'auteur de la traduction que j'ai sous les yeux, François Barbier, traduit ce compliment typique par « fleur de santé », tout en déplorant naïvement dans une note qu'il n'ose pas traduire mot à mot l'original. Et il ajoute avec raison ; « C'est ainsi qu'on se fait du goût des anciens une idée peu précise, erronée même sur certains points, et qu'on arrive à méconnaître le réalisme vrai de leur littérature. »

Le dernier livre de Verhaeren est digne de lui, et je ne puis lui adresser de plus altier éloge. Je souhaiterais à quelques jeunes gens qui le traitent sans façon de barbare (tout triomphe a sa rançon) un peu de sa force, un peu de sa foi, un peu de sa noblesse. Et ils mériteront alors un peu de sa gloire.

Stuart MERRILL.





Printemps

JEUNESSE

Printemps qui ouvre mon rêve
Comme un éventail,
Printemps qui dans mon cœur lève
La fleur en travail,
Printemps fin, printemps léger,
Moi, de l'hiver allégé,
Si tu le veux me perdrai-je
Comme pied blanc pris au piège.

PRINTEMPS

Rayon, mon adolescent rayon,
Musicale lumière,
Descends dans l'air bleu jusqu'au front
De cette plus jeune prière.
Aujourd'hui, je veux! aujourd'hui :
Le jour, l'ivre danse — et la nuit,
Le bond d'or d'étoile en étoile! —
L'herbe nue (et tu te dévoiles,
Virginale fierté);
Ma pluie adamantine et les chastes abeilles,
Je veux, pour la vaine corbeille
De l'amour, toute ma beauté!

JEUNESSE

Prends la mienne; je te livre
Le lys éclos de mon désir.

Charles DULAIT.





Propos de Table

Villiers de l'Isle Adam avait un don extraordinaire de s'abstraire du monde réel. Bernard Lazare racontait qu'ayant passé une soirée avec lui à la brasserie, il le quitta vers deux heures du matin.

Quelle ne fut pas sa surprise, au bout de dix minutes de marche, de se retrouver nez à nez avec Villiers au coin d'une rue obscure. Celui-ci ne le salua pas, n'eut même pas l'air de le reconnaître, mais comme halluciné, il lui lança au visage ces mots mystérieux : « Il y aura du micmac ! Il y aura du grabuge ! » Puis, sans plus d'adieu que de salut, il disparut dans la nuit.

Villiers de l'Isle Adam prévoyait-il déjà l'affaire Dreyfus que Bernard Lazare devait déchaîner sur la France ?

—

Chez un libraire de la Galerie Bortier, à Bruxelles, entre une grosse dame en deuil accompagnée d'un jeune homme dont le regard un peu sournois erre de la pointe de ses souliers à la couverture d'un roman libertin.

« Monsieur, dit la grosse dame, avez-vous *L'Homme d'intérieur*, de Charles Guérin ? »

Et comme le libraire lui tend le livre :

« Alfred, ajoute-t-elle, en regardant sévèrement le petit jeune homme, j'espère que tu tireras profit des bons conseils de ce manuel. Mais c'est égal, ton pauvre père n'avait pas besoin de ça pour rester chez lui. »

—

Oscar Wilde écrivait à quelqu'un :

« J'irai dîner chez vous demain, à condition que vous n'invitiez pas votre ami X... Il est tellement sérieux que je ne comprends pas un mot à ce qu'il me raconte. »

—

Alfred Jarry était, au naturel, un être exquis et courtois. Ses amis seuls connaissaient sa délicatesse, sa sensibilité et l'orgueil très noble qui l'animait. Mais le public s'obstinait à lui prêter les traits du père Ubu et Jarry se laissait trop aller à ce jeu.

On peut dire qu'il mourut de s'être collé à la peau la tunique de son héros.

Un jour qu'il dînait chez de braves bourgeois, la dame de la maison, vers la fin du repas, lui dit :

« Mon cher Monsieur Jarry, on m'avait raconté que vous étiez si extraordinaire, et même parfois, fort grossier. Je constate au contraire que vous êtes très bien élevé et que vous ressemblez à tout le monde.

— M..dre, répliqua Jarry, sachant ce qu'on attendait de lui, qu'on me rapporte incontinent le gigot ou, par ma cornegidouille, je vous fais tous décerveler. »

Quand le gigot reparut, Jarry le saisit des deux mains et se mit à le dévorer à pleines dents comme un sauvage à la foire. Son hôtesse était aux anges et le pauvre père Ubu en fut quitte pour une indigestion.

—

Whistler se promenait un jour au bord de la Tamise en compagnie d'une dame protectrice des arts. Celle-ci ne tarissait pas sur la beauté du paysage.

Ne trouvant plus d'épithètes, elle s'écria :

— On dirait un Whistler !

— Eh oui, Madame, répondit celui-ci, la Nature fait en effet des progrès, de petits progrès.

—

La question du Théâtre belge a fait couler beaucoup d'encre. Parmi ses adversaires les plus forcenés, Valère Gille se fit remarquer par son inlassable ardeur.

Il finit cependant par fatiguer ses meilleurs amis.

L'un d'eux, après la lecture du soixante-dix-huitième article du poète, haussa les épaules, se caressa la joue et soupira :

« Le Gillette ne rase pas mal, mais Gille rase décidément mieux. »

—

A la suite d'une étude consacrée à S. A. R. Mgr le Duc de Bourgogne, Marquis de la Havane, Comte de Cocagne, Champion des poids lourds de la Littérature, M. Richard Dupierreux, secrétaire de la *Revue Franco-Wallonne*, vient d'être poursuivi pour crime de lèse-majesté. Hansi soit qui mal y pense.



LE MASQUE

A PUBLIÉ DES PAGES INÉDITES DE :

Franz Ansel, Nicolas Beauduin, Charles Bernard, Jethro Bithell, Ferdinand Bouché, Arthur Cantillon, Lucien Christophe, F. Crommelynck, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Eugène Demolder, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Henri Dérieux, Robert de Smet, André Divoire, Jean Dominique, Maurice Drapier, Paul Drouot, Charles Dulait, L. Dumont-Wilden, Georges Eeckhoud, André Fontainas, Edouard Fonteyne, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Gaston Heux, Joë Imbert-Vier, Victor Kinon, Léon Kochnitzky, Guy Lavaud, Junia Letty, Raymond Limbosch, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Camille Mallarmé, Stéphane Mallarmé, Georges Marlow, Henry Maubel, Camille Mathy, Arsène Maulogie, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre Nothomb, Louis Piérard, Léon Paschal, Edmond Pilon, Pitzembourg-Berthoud, Emile Polak, Pierre Quillard, G. M. Rodrigue, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Rycx, André Salmon, Fernand Séverin, Emile de Tallenay, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Fernand Waelput, etc.

DES DESSINS ORIGINAUX DE :

André Blandin, J.-M. Canneel, Jean de Bosschère, Charles Doudelet, E. Fabry, Drésa, James Ensor, Jehan Frison, Alfred Hazledine, Fernand Lantoine, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Georges Minne, Constant Montald, Jos. Raphael, Lucien Rion, Victor Rousseau, Gustave Max Stevens.

Sommaire du N° 2

JUIN 1914

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE FERNAND LANTOINE

COUVERTURE DE GEORGES LEMMEN
MOTIFS DÉCORATIFS DE LUCIEN RION



Série III
N° 3

LE MASQUE



PARIS - BRUXELLES
ÉDITEUR
RÉMY HAVERMANS

1914



Le Masque

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
D'ART ET DE LITTÉRATURE
PARIS ❧ BRUXELLES

Comité de Rédaction :

A PARIS :

André FONTAINAS,
Paul FORT,
Stuart MERRILL,
Albert MOCKEL.

A BRUXELLES :

Louis DUMONT-WILDEN,
Grégoire LE ROY,
Georges MARLOW.

Secrétariat :

A BRUXELLES :
Edouard FONTEYNE,
42, rue Henri-Van Zuylen
BRUXELLES-UCCLE

A PARIS :
André FONTAINAS,
38, rue Desbordes-Valmore
PARIS (XVIe arr.)

Administration :

Rémy HAVERMANS, 40, Galerie du Commerce
BRUXELLES — Tél. A 964

Dépôt pour la France :
OFFICE CENTRAL DE LIBRAIRIE
NICLAUS Frères
34, Rue St-Jacques, Paris, (Ve Arr^t)

Abonnements : 12 francs par an pour la Belgique
» 15 francs par an pour l'Etranger
» de luxe : 100 fr. la série.

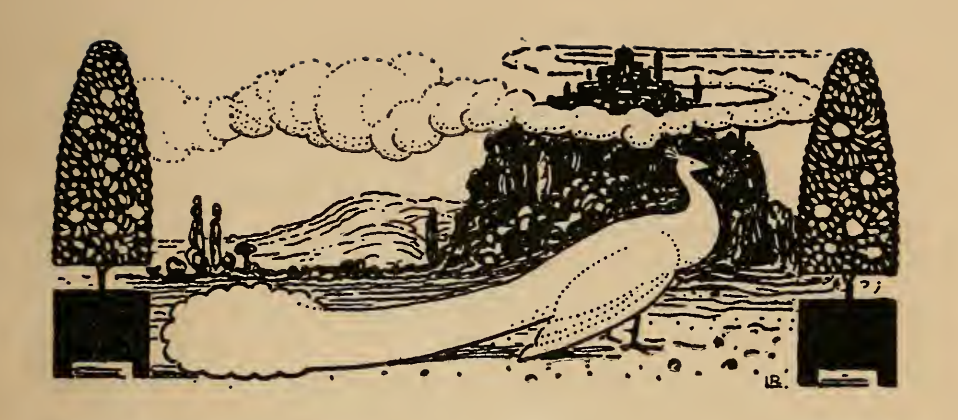
Le Numéro : fr. 1.25 pour la Belgique; fr. 1.50 pour l'Etranger

La Série I (1910-1911) dont il ne reste que quelques exemplaires : 50 francs
La Série II (1911-1912) : 20 francs



Dessin d'Emile Bernard.

Tiré des *Fleurs du Mal* (Vollard, Editeur).



Je viens à toi, Printemps divin

Je viens à toi, Printemps divin,
Avec mon âme entre mes mains
Et avec une fleur aux lèvres ;
Je viens à toi, débarrassé des mâles fièvres
Et oublieux des mauvais vins
Qui jadis ont souillé mes lèvres.

Comme on est heureux d'admirer ;
Comme il est simple de comprendre ;
Comme ils sont beaux ! comme ils sont près
Les bonheurs calmes qu'on peut prendre !

Une eau lustrale a tout lavé ;
Une averse divine et purificatrice
A fait le monde prêt pour le Saint Sacrifice :
Le soleil est nouveau comme au premier lever !

Ouvrez-vous, ô forêt profonde,
O vous qui recélez la lumière et la nuit,
Vous dont le rêve éteint le bruit
Qui vient du monde!
Ouvrez les chemins verts qui vont à votre cœur;
Refermez après moi vos frondaisons nouvelles
Et que je ne sois plus qu'une infime parcelle
De votre immense vie et de votre fraîcheur!

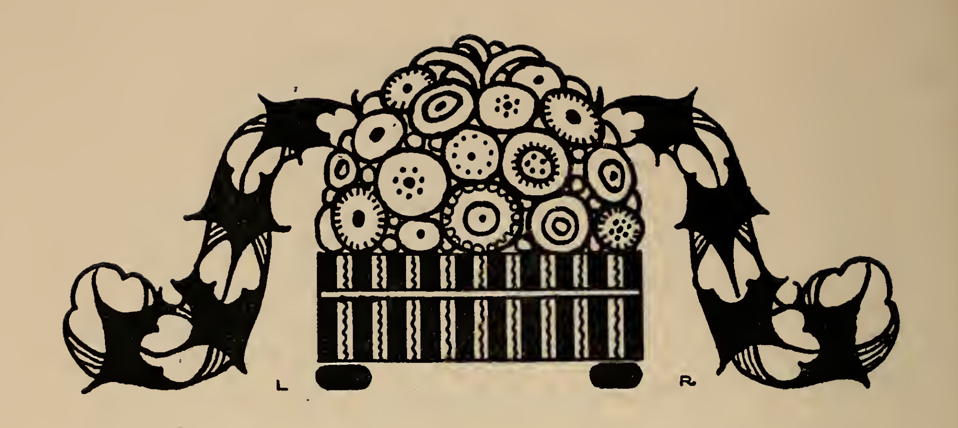
Le sous-bois est plus beau qu'au Paradis terrestre;
La verdure est plus jeune et le soleil mouvant
Danse et danse à travers les feuilles dans le vent;
Chaque senteur est une note dans l'orchestre
Que les anges du jour levant
Vont balançant dans l'air sylvestre!
Oh! la gaîté des claires eaux
Sous les arbres penchés comme des jeunes femmes
Et la mare dans les roseaux
Silencieuse et transparente comme une âme...

Il est midi et l'on dirait,
Tant il fait odorant et frais,
Que le clair matin dure encore.
Ce soir, le beau couchant d'azur, d'opale et d'or
Sera pareil à une aurore
Et la nuit ne sera qu'un rendez-vous d'amour
De la fiancée l'Ombre et de l'amant le Jour
Qui ne s'enlaceront pour l'étreinte exaltée
Que dans le lit brûlant que leur fera l'Été!

O Forêt du Printemps, Forêt dans la rosée,
Forêt dans le matin translucide et léger,
En ta pénombre claire où je me suis plongé,
Accueille doucement mes angoisses passées!
Laisse-moi m'endormir d'un enfantin sommeil

Sous la blonde amitié des feuilles balancées !
Ah ! s'étendre parmi la danse du soleil ;
S'assoupir lentement sans une autre pensée
Que celle de dissoudre en l'air montant et bleu
Une âme qui jamais n'a rêvé que de Dieu !
Ah ! en éternité changer cette heure brève
Où le cœur est baigné de fraîcheur et de feu
Et n'être plus, porté par tout ce qui s'élève,
Qu'une humble assomption dans un soupir d'adieu !
Puis, à l'instant exquis où le songe s'achève,
Encor flottant entre le Réel et le Rêve,
S'éveiller à demi sans regret ni désir
Dans l'ineffable émoi de ce qui va finir...
Au-dessus de ses yeux savoir que la lumière
D'un visage angélique est doucement penché
Et qu'il va s'effacer au lever des paupières !
Trembler, ne pas savoir ; vouloir, ne pas oser...
Entendre s'éloigner par une lente allée
L'expirante chanson d'une voix envolée
Et sentir — ô bonheur qu'on ne peut retenir ! —
Plus immatériel déjà qu'un souvenir
Se poser sur son front et puis s'évanouir
Le baiser inconnu des présences voilées.

Pierre Nothomb.



La Maison

à Edmond Glesener.

Le paysage ingénu du jardin s'encadre entre les rideaux de la croisée. Le crépuscule de mars est frileux et souriant, tandis qu'aux ramures décharnées le ciel qui s'obscurcit drape encore de pâles soies. Le calme extérieur n'est troublé que par un pépiement balbutiant d'oiseaux attardés. Cependant, dans le silence de la maison, une rumeur s'éveille : l'horloge, à coups lents et graves, annonce qu'une heure nouvelle s'est dissoute dans l'océan du passé.

La rumeur sonore s'est fondue dans la paix ambiante et le tic-tac implacable et discret continue à battre comme un cœur.

La maison semble absorbée dans sa tranquillité pensive où le craquement d'un meuble suggère, par instants, l'impression d'une présence sybilline. La maison veille. On l'imagine comme un être

vivant qui lève dans le soir confiant les yeux clos de ses fenêtres et qui attend l'avenir, comme nous, sans savoir. L'averse et l'ouragan la peuvent assaillir et secouer, le jour levant la parer d'une clarté plus fraîche, la neige l'emmitoufler d'ouate, le couchant dorer ses pierres, la lune la couvrir comme une idole d'un frissonnant manteau de rayons. Elle attend; nous attendons tous...

Que je flâne autour d'elle ou que j'erre parmi les chambres vides, jamais elle ne dit tant de choses que lorsqu'elle est silencieuse. Dans les plis des rideaux, dans le branchage qui s'accroche à la façade, il y a des grappes de souvenirs et d'espérances. Théâtre de notre vie, elle est la châsse de nos pensées, de nos intentions et de nos regrets.

Ma songerie se promène par les couloirs assombris, gravit l'escalier, franchit les portes closes pour s'attarder dans les recoins familiers : et voici les places consacrées par le travail ou le repos, voici le siège où s'assied encore le fantôme des disparus, le petit lit où les enfants ont connu leur sommeil enchanté, l'embrasure où des aveux s'échangèrent, la couche désormais vénérable où s'interrompit une agonie sacrée. Une cohue innombrable de rêves peuple la pénombre.

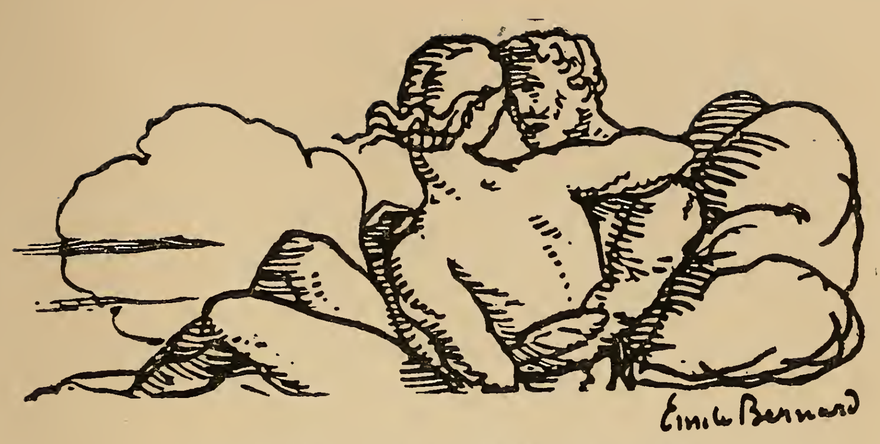
... Tantôt, après le repas familial, il y avait, dans cette salle intime et claire, une fillette accoudée qui, sous la rose lueur de l'abat-jour, épelait un conte dans un livre d'images, auprès d'une jeune femme occupée aux soins domestiques et d'une aïeule qui lisait son journal. Un petit chat jouait dans sa corbeille; des roses mourantes s'inclinaient au bord d'un vase. Et, contemplant cette scène muette, le spectateur que je suis pensait au jour où, dans vingt ans, tout cela sera transformé, où — s'il respire encore — le souvenir de ce soir passera dans sa mémoire, imprégné de la douceur déchirante, paré du prestige fané des choses mortes.

Le bonheur recueilli de la quarantaine sait trop de choses pour ne pas demeurer inquiet dans le plus sûr asile. Sa plénitude attendrie et méditative n'est jamais exempte d'anxiété. Tandis qu'il se laisse envahir, dans la sérénité du présent, par l'émouvante marée des souvenirs, il connaît aussi le regret par avance. Autour

des êtres confiants que l'heure apaisée rassemble et délasse, il pressent les périls sournois, les malheurs invisibles qui se concertent, qui combinent l'assaut inévitable et qui entreront un jour, malgré la solidité des murs et des portes. La maison pleine des pensées de ceux qu'elle abrite ne pourra rien pour les défendre. Et viendra l'avenir terrible et triomphant où, sous les plafonds jaunis, écloront d'autres rêves que les nôtres, des rêves que notre fantôme à nous visitera à son tour. Dans la fraîcheur des matins puérils, dans la solennité confidentielle des nuits scintillantes, la maison dressera devant des yeux nouveaux l'amas de ses vieilles pierres. Alors, l'être vivant que nous sentons en elle, son âme mystérieuse leur révèlera-t-elle quelque chose des espoirs d'aujourd'hui? Puisse-t-elle au moins, dans la poésie de sa vétusté, refléter un peu des songes dont s'illuminaient les regards à jamais éteints de ceux qui vécurent dans son ombre fraternelle!

Charles DELCHEVALERIE.





Tiré des Amours de Ronsard (Vollard, éditeur)

Poèmes

DÉCORS

à Madame Philippe Berthelot.

Elles plongent : L'azur, complice de leurs jeux,
Les caresse, effleurant tantôt un sein neigeux,
Tantôt, comme en secret, les roses ineffables
D'une lèvre promise aux ivresses coupables,
Tantôt enfin, l'émoi d'une épaule émergeant,
Lys glorieux, parmi des écailles d'argent.
Les Sirènes !... Dans l'île où tout repose encore,
Sauf l'Amour embusqué sous les feuilles, l'Aurore
Doucement prend son vol, attentive à l'éveil
D'un oiseau nouveau-né qui gazouille au soleil ;

L'hymne d'un rossignol agonise à l'orée
De la forêt où rôde une brume dorée
Et l'on devine au loin la joyeuse clameur
D'un Faune injuriant une étoile qui meurt
Pour avoir jalousé la lumière captive
De vos yeux ingénus, ô Dryades craintives!
Un Centaure évadé des antres de la nuit,
Hennit à la fraîcheur d'une source qui fuit
En vain ce souffle rude et ce masque sauvage
Penchés vers son miroir, que vos nobles visages,
Narcisse et toi, Psyché, clairs esprits envolés,
Fleurirent autrefois de leurs songes ailés!
Mais qu'importe au chasseur téméraire, l'image
De sa hideur dans l'eau rebelle qu'il outrage
D'un rire, dont l'écho va propager l'horreur
Jusqu'aux jardins sacrés, où les Muses en chœur
Tressent pour Apollon des guirlandes nouvelles!
Diane s'est dressée et Vénus qu'échevèle
Un vent chargé de sel et de parfums amers,
Abandonne sa grotte où vient chanter la mer.
L'Amour lui-même fuit sa retraite embaumée
Qu'assiègent vainement les Nymphes alarmées,
Quand tout à coup, les yeux en feu, la fièvre aux doigts,
Eclair de gloire en fleur, surgi du fond des bois,
L'Archer divin, celui qu'une flamme couronne,
Bondissant vers la Bête aux abois, l'éperonne
Des mille flèches d'or de son carquois vermeil
Et la fait se cabrer sur l'orbe du soleil.

. . . .

Rires mouillés, éclats perlés de voix mutines,
Frissons, râles, appels de flûtes matutines,
Folles luttes de chair et d'eau, cris et baisers,
Murmures alanguis, désirs inapaisés,
Corps en délire offerts au flot qui les entraîne,
Et c'est là-bas, la mer immense et les Sirènes!

Elles chantent : L'azur, complice de leurs jeux,
Les caresse, effleurant tantôt un sein neigeux,
Tantôt, comme en secret, les roses ineffables
D'une lèvre promise aux ivresses coupables,
Tantôt enfin, l'émoi d'une épaule émergeant,
Lys glorieux, parmi des écailles d'argent,
Quand soudain, délaissant leurs rieuses querelles,
A l'appel d'une voix lointaine, l'une d'elles,
Anxieuse et troublée, a scruté l'horizon
Où, casqué d'or, la lance au poing, paraît Jason.

MÉDITATION

à Henri Davignon.

Ainsi que vers l'automne, une rose s'obstine
Parfois à prolonger la gloire de l'été,
Dans mon âme, livrée aux amours clandestines
Qui l'incitent aux plus coupables voluptés,
Survit, mystérieuse et tendre, ton image
O ma lointaine enfance aux yeux baissés, que Dieu
Conduisait par la main, vers les calmes rivages
Où ton cœur s'entr'ouvrait à l'extase des cieux.
Souvent, lorsque la nuit descend en moi, j'écoute
S'élever comme un doux reproche fraternel
Au fond de mon esprit, torturé par le doute
Qui me ferme à jamais les portes d'or du ciel.
Et dans la solitude où mon destin s'achève,
O miracle d'amour, je vois alors fleurir,
Offerte à ma détresse, une rose de rêve
Qu'à l'heure de ma mort, mon âme ira cueillir.

Georges MARLOW.



Un Rire homérique

Autour d'une table voisine de la mienne, quatre joueurs de dominos plaçaient leurs dés en buvant de longues gorgées de bière. On aurait dit que chacun à son tour posait une pierre au soubassement d'un édifice.

Je ne pensais à rien. Une couche de poussière s'était formée sur mes idées, comme à la surface d'un meuble auquel on ne tient plus. Le monde me paraissait sans charme, et j'y marchais indifférent. J'avais cherché la solitude et je tombai dans l'inaction. De la rouille commençait à roussir ma vie, tandis qu'un duvet de mousse, germant autour de mes sens, les fermait peu à peu aux séductions du dehors.

Ayant vidé mon verre, je me renversai sur le dossier de ma chaise, les yeux mi-fermés, regardant la fumée d'un cigare que je venais d'allumer, et qui montait, toute bleue, à travers les couches laiteuses de l'atmosphère où vingt paires de pipes avaient accumulé un brouillard malodorant. Je m'élevais péniblement dans ces nuées, quand un roulement de tonnerre, qui ébranla le ciel entier, me rejeta tout à coup sur la terre. Lorsque je recouvrai mes esprits, le bruit continuait de gronder. Je regardai autour de moi, et m'aperçus que je n'avais pas dû m'élever bien haut, car le fracas qui avait provoqué ma chute n'était autre que celui du rire terrestre des quatre joueurs de dominos attablés près de moi, un rire énorme de ventre et de mâchoires, de gorge et d'entrailles, un rire inextinguible, brutal et pacifique.

Une face empourprée qui s'enflait aux joues dans la lumière des lampes, le front barré d'une veine tendue, deux yeux jaunes arrondis, une bouche caverneuse et noire, m'apparurent en même temps au-dessus du jeu défait, si près de moi, et d'une si brusque réalité, que je me levai précipitamment, ramassai mon chapeau de soie qui s'était abattu sur le sol, et me sauvai dans la rue, les oreilles claquantes de ce rire stupide et assourdissant dont ma tête était toute secouée.

A peine me trouvai-je dehors, que le bruit se déchaîna de plus belle. Les trompettes des autos et les sonneries des tramways croisaient sur l'asphalte un rire bref et roulant, qui renaissait sans cesse en se propageant au loin, jetant partout une irrésistible contagion. De corpulentes voitures se balançaient lourdement sur leurs essieux ; on voyait osciller dans la course le ventre des chevaux que chatouillait le fouet ; et à l'intérieur des coupés, derrière les vitres qui grinçaient, les corps bousculés sur des coussins avaient l'air de se tenir les côtes dans un débordement de joie insensée. Moi-même, qui marchais sur le trottoir, je me sentais emporté par le tourbillon ; la tête me tournait, mes jambes ployaient sous le pivotement de mon torse privé d'équilibre, tandis que j'entendais hennir le vent à mes oreilles, et que les arbres du boulevard, agités de frémissements désordonnés, balançaient leurs feuillages de droite et

de gauche, s'inclinaient et se relevaient, ouvraient des profondeurs pareilles à des gueules béantes et faisaient craquer leurs branches comme des mâchoires. Et tout en haut, dans le ciel obscur, des nuées rapides semblaient se poursuivre à coups de dents, prenant des formes saugrenues qui faisaient se pâmer la lune, dont la face boursouflée se déchirait d'un rire fendu jusqu'aux oreilles.

Cependant, près de moi, les passants se pressaient sur le trottoir avec une hâte stupide et marchaient en me poussant, m'envoyant à la figure des éclats de rire stridents et des gros mots. Sous la clarté larmoyante des réverbères, j'apercevais leurs dos arrondis, leurs épaules secouées comme les arbres, leurs visages aux joues exagérées et leurs bouches déformées par l'écart des lèvres convulsives.

J'accélérai le pas, affolé par le bruit, poursuivi par la cohue, la tête bourdonnante entre les mains, et pénétrai enfin, à demi-sourd, dans ma maison. Et tandis que je fermais la porte derrière moi, refoulant avec colère le tintamarre de la ville, j'entendis dans le corridor étroit, comme un écho moqueur répercuté entre les murs, le son de mes pas sur les dalles et le grelot un moment agité de la sonnette...

J'appelai la servante pour me débarrasser de mon paletot et de mes bottes. Mais à peine la bonne femme m'eût-elle aperçu, qu'elle frappa ses mains l'une contre l'autre et partit d'un éclat de rire que j'aurais trouvé impudent et déplacé, si elle ne m'avait montré mon chapeau tout bosselé, à moitié défoncé et couvert de boue. Je me souvins des joueurs de dominos. Dans ma hâte de les quitter, j'avais mis mon chapeau sur ma tête tel que la chute l'avait fait! Mon air décomposé et mes mouvements fébriles achevèrent sans doute d'édifier la bonne sur mon état, car elle me conseilla de monter dans ma chambre. Je me dépêchai de lui obéir, honteux d'avoir été surpris dans un pareil désordre.

Lorsque je me fus enfermé chez moi, mon premier soin fut de rajuster ma toilette. En passant devant la glace, je regardai mon visage et le trouvai tout à coup si étrange, si comique, les cheveux dépeignés et l'aspect de quelqu'un tombé des nuages, que je ne pus

m'empêcher de rire à mon tour. Je riais sans m'arrêter, à gorge déployée, secoué du haut en bas, les mains sur les côtes. Je riais à cœur joie, follement, et plus je riais, plus mon visage se gonflait dans le miroir et se colorait de cette teinte de bière rouge, crépitante et grasse, dont s'était couverte la face du joueur qui avait provoqué ma fuite dans la rue. C'étaient les mêmes yeux arrondis, bordés d'ourlets jaunâtres, les mêmes joues boursouflées, et cette bouche ouverte comme un gouffre, où toute raison sombrait, qui m'avait épouvanté par sa profondeur et sa bêtise immenses...

Lorsque je me fus un peu calmé, il me sembla que je venais de disperser les poussières accumulées sous mon crâne. J'étais comme un chien qui se secoue après s'être roulé dans la terre. Je me couchai sous l'édredon d'une grande fatigue, et rêvai, cette nuit-là, qu'étant parti d'un rire énorme à propos d'une cause futile, tout mon corps se mit à gonfler d'une si étonnante façon, que je m'envolai vers les nuées, me confondis avec la lune et crevai au matin, aussi pur et léger qu'une pluie de rosée.

Franz HELLENS.





Le Conseil

Certe un jour vous verrez les saisons qui mûrirent,
Jour à jour et sans bruit,
Ce corps en fleur de qui la chair semble un sourire
Et cette bouche en fruit;

Ces saisons qui vous ont, chacune, et jamais lasses,
Haussée incessamment
Jusqu'à ce haut degré de splendeur et de grâce
Que chérit votre amant;

Vous verrez ces saisons, si constantes naguère
A mûrir ce jardin,
Contre lui, pour flétrir ses fleurs, pour le défaire,
Se retourner soudain.

Chacune de ses dons d'hier paraît avide
Et, prises de remords,
Celle-ci de son fouet vous flagelle de rides
Et celle-là vous mord.

Elles auront ce triste et ténébreux courage
De vous meurtrir ainsi
Que votre corps semble un parterre après l'orage,
Douloureux et transi.

Puis elles s'en iront et vous laisseront seule.
— Ce sera votre tour
D'être, sans avoir eu d'enfant, la triste aïeule
Qui craint l'éclat du jour!

Mon amie, écoutez tout cela, soyez prête
Et, quand vous entendrez
Le pas silencieux de cette heure secrète
Qui vient vous lacérer :

Sous la dent qui vous mord, sous le fouet qui vous ride,
Dressez-vous sur le seuil
Frémissante et cabrée en un sursaut splendide
D'arrogance et d'orgueil.

Et quand, tout près de vous, vous la saurez venue,
Laissant couler les plis
De la robe, dévoilez-vous, montrez-vous nue
Tel un marbre poli.

Et l'heure qui venait, l'heure sournoise et traître
Au pas mystérieux,
Peut-être n'osera pas lacérer, — peut-être...
Votre corps radieux.

Elle vous abattra d'un coup, sereine et belle
En votre plein été
Et, dans mon souvenir, vous demeurerez celle
Que vous aurez été.

Henry DÉRIEUX.





Le Bouquet d'Orties

(CONTE)

Nulle princesse au monde n'eut si merveilleuse destinée qu'Alirette. Sa naissance même avait eu l'effet d'une bénédiction pour le royaume et le roi Bellureau, son père, dont la fortune et les prospérités de toutes sortes n'avaient cessé de croître depuis. Or, tellement Alirette s'accoutumait au bonheur et aux flatteries, qu'elle en vint rapidement à se croire une petite perle tout à fait unique, à laquelle les plus fins encens, les plus profonds hommages étaient simplement dus, comme à une suprême divinité. Lorsque dix-huit fois l'eut embellie, après les longues neiges, le printemps réveillé, elle devint blonde et gracieuse à faire damner tous les solitaires de la Thébaïde. Aussi fut-elle le tyranneau le plus accompli qui se put imaginer. Devant sa grâce frêle, tout pliait. Bientôt, lasse des choses les plus rares, elle s'éprit avec une ardeur aussi juvénile qu'effrayante de toutes les bêtes des bois, et c'est ainsi que le roi Bellureau, le même jour, s'assit sur un

hérisson, avala une sauterelle dans son potage et eut son manteau d'hermine décoré par les incongruités d'une pie forestière particulièrement chère à sa fille. Enfin, la jeune princesse ayant, dans la forêt, failli être enlevée par une troupe de bohémiens, ayant aussi hautement exprimé le désir de n'épouser qu'un roturier, pourvu qu'il aimât la chasse et n'eût peur de rien, le vieux roi Bellureau se résigna à la marier au plus vite avec un prince digne de sa précieuse origine.

L'on vit à la cour un splendide déploiement de chevalerie, mais Alirette regardait à peine les princes les plus accomplis et ne s'intéressait qu'aux poètes, aux jongleurs et aux pélerins. Quoiqu'elle refusat sucessivement les partis les plus merveilleux, le roi Bellureau ne cessait de sourire, comme un homme qui tient son idée. Enfin, lorsque le découragement eut décimé les postulants évincés, parut un homme à coup sûr singulier. Il vint présenter ses hommages au roi, mais s'inclina à peine devant la princesse. Ses habits avaient dû être magnifiques en leur temps, mais ils n'eussent plus tenté le dernier des vagabonds, avec leurs galons arrachés. Le personnage, avare de paroles, était distrait comme un savant affolé de chimère. L'on se moquait de lui copieusement. Alirette l'examinait avec une curiosité irritée. Il était presque beau cependant. Bellureau seul lui témoignait quelqu'égard.

Enfin l'étrange aventurier se rencontra un jour seul avec la jeune fille (elle avait tout mis en œuvre pour cela). Après que la princesse eut parlé du temps qu'il faisait et de la pluie qui tombait, il lui fit ce discours : « Princesse, ma pauvreté, je le crains, vous déplait, mais il faut cependant que je me fasse violence et accomplisse ma mission. Je réclame d'avance votre indulgence, si elle vous blesse. Mon maître et son père étaient, il y a vingt ans, les souverains les plus puissants d'Atlantis, cependant, depuis qu'est né le prince Abel, trois ans avant vous, les calamités n'ont cessé de nous accabler. Le jour où il vint au monde, la guerre éclata. Chaque année de sa vie est marquée par un désastre quelconque, de plus, l'île que nous habitons s'enfonce insensiblement dans la mer. Le vieux roi, couvert d'une lèpre horrible, signe les décrets avec une

plume d'aigle longue d'une aune, afin de ne les point infecter, buant à notre pays, ce n'est qu'un mélange singulier de marais inextricables et de montagnes si hautes qu'on ne les gravit point. Le prince Abel, fils du roi Abraxas rachète tout cela par ses vertus et son courage, mais tout ce qu'il entreprend tourne à mal. Néanmoins, il professe un amour tel de la vérité, qu'il m'a ordonné de vous parler comme je le fais, non sans tremblement. Enfin, puissante princesse, il connaît votre cœur pitoyable, votre inépuisable bonté, et il m'a chargé de vous demander si votre jeunesse heureuse condescendrait à éclairer son malheur persistant et à lui accorder le premier bonheur de sa vie. » Ayant terminé, l'ambassadeur s'agenouilla tête basse, comme un condamné devant le billot.

La princesse, agitée d'émotions contradictoires, rougissait et pâlissait tour à tour. Elle parla. Mais à ses apostrophes irritées le piteux ambassadeur, encore plus piteux, répondit qu'en effet le roi Bellureau, instruit de sa demande, l'avait menacé de le faire pendre s'il osait s'adresser à la princesse, que le pays d'Atlantis ne manquait pas de gibier, et que le roi Abraxas descendait d'un maire du palais qui avait détrôné son maître, raison pour laquelle, disait-on, des maux épouvantables affligeaient l'île désormais... « Je n'ai plus qu'une grâce à solliciter, conclut-il, certain que je suis d'être pendu, ici ou là-bas, c'est de baiser votre jolie main et d'obtenir votre pardon. »

Alirette tendit la main et tandis que l'ambassadeur la baisait dévotement, le roi Bellureau sortit tout à coup de derrière une tapisserie et, avec une joie incroyable se jeta sur les jeunes gens en criant : « Dans mes bras mes enfants, et soyez bénis. » Mais Alirette, furieuse de la supercherie du prince Abel que cette maladresse lui découvrait, Alirette, qui allait accorder sa main au prince Abel, par surprise, se ressaisit, et déclara en brisant son éventail de nacre qu'elle entrerait dans les ordres avant trois jours. Bellureau terrifié avait été malheureusement suivi de tous ses courtisans, et déjà le bruit des fiançailles s'était répandu jusqu'aux derniers souillards de la cuisine, tandis que sans trop s'étonner le prince Abel montrait le poing au ciel. Cependant, l'on ne sut par

quel prodige de paternelle persuasion, de féminine versatilité, ou de folles promesses, huit jours plus tard les fiançailles furent officiellement confirmées.

De partout arrivèrent des dons magnifiques. Tout le jour, pour les recevoir, Alirette se tenait dans la grande salle de réception.

Vers la fin, lorsque tous les rois, eurent envoyés des pierreries, des ors, des richesses de toutes formes, après que les paysans mêmes eurent apporté leur miel, leurs galettes et leurs fromages, dans le soir tombant, l'on vit s'avancer un nain tortu et boiteux, qui avait la douloureuse allure d'une bête blessée. Il ne portait qu'un énorme bouquet de sombre verdure. Cependant, lorsqu'il fut devant la princesse, elle poussa un cri d'admiration : sous les feuilles brillait comme une étoile le diamant le plus gros qui se soit vu, et il jetait tant de feux qu'il illuminait jusqu'aux peintures du plafond. Elle avança les mains pour saisir la pierre, elle effleura le bouquet, mais bondit en arrière et le joyau disparut, tandis que la princesse se tordait sur le sol. L'on s'élança, et aux flambeaux allumés l'on distingua enfin le bouquet, une botte d'orties énormes, d'une espèce inconnue, noires et dures comme l'acier, distillant un poison empesté. Elles avaient criblé les mains et les bras nus de la princesse d'ampoules larges comme des tasses à thé. Alirette souffrait au point que ses larmes ne tarissaient plus. Tous les baumes furent essayés sans effet. Les médecins prononcèrent des mots longs et monstrueux dans des langues éteintes, rien n'y fit. Alors, le prince Abel, furieux, se saisit du bouquet maudit et le jeta au feu. Or, fait admirable, ses mains n'eurent pas la moindre piqûre et les orties flambèrent comme paille sèche sans laisser de cendres.

Bellureau et Abel veillèrent sur la princesse pendant de longs jours, mais les ampoules n'en furent pas moins cuisantes et Alirette n'avait plus la force de gémir. Cependant, Bellureau s'en fut demander conseil à la supérieure d'un monastère perdu dans les montagnes, et la sainte vieille, après de longues prières déclara que seul le mal pouvait guérir le mal. Il s'agissait d'appliquer en

sinapisme salvateur une bouillie de semblables orties sur les mains de la malade. Tous les botanistes du royaume furent mandés mais ne se mirent point d'accord sur la nature de l'herbe fatale.

Et ni la plaine, ni les monts, ni les lacs, ni la mer ne fournirent l'herbe introuvable. Alors le prince frêta des navires qui s'en furent aux pays lointains, vers les Indes noires et le Pamir mystérieux.

Les expéditions firent de belles découvertes et de savantes études, rapportèrent des choses rares et curieuses, mais point le remède d'Alirette.

Le vieux Bellureau devint diaphane comme un spectre, Abel jaunit comme un coing. Cependant le prince voyait à son malheur constant succéder un bonheur inattendu. Son père s'était remis à la tête des armées et remportait quelques succès. Les marais du royaume maudit se desséchaient et ses montagnes révélaient des métaux précieux. Ces faits frappaient le roi Bellureau comme tous ses sujets. Ils en conçurent une sourde irritation qui, d'abord indéterminée, se concentra bientôt sur le prince Abel, sans raison mais avec d'autant plus de force. Le réseau de haine se resserra implacablement. Abel, avec son ordinaire fatalisme s'attendit aux pires conjonctures. Néanmoins il poursuivait en secret ses recherches. Or, un jour, dans les jardins royaux, il aperçut par hasard, au sommet d'une tour en ruine, une touffe d'orties en tout identiques à celles du maudit bouquet. Tout hors de lui, il donna l'ordre à un jardinier de les aller prendre mais, au même instant, un capitaine qui le cherchait lui réclama son épée de la part du roi, et le conduisit dans un appartement richement meublé, et non moins richement grillé. Tandis que le prince méditait sur les inconstances de la fortune, le jardinier, gars madré, cueillait sans se piquer la touffe d'ortie et la mettait en lieu sûr, décidé à en faire l'instrument de sa fortune.

L'on trouva contre le prince mille témoins inattendus. Il fut facilement convaincu des crimes les plus noirs et écrivit des mémoires dédiés « à l'impartiale postérité ».

Le jardinier, jugeant les choses suffisamment avancées, alla

offrir la plante volée, au palais. Elle fit merveille, et soudain la lamentable Alirette fut guérie si parfaitement que la joie tyrannique lui revint à l'instant.

Elle avait réfléchi, elle s'était aperçu qu'ellle aimait sincèrement Abel. Elle fut elle-même le délivrer. Le roi Bellureau ne savait d'ailleurs plus ce qu'il faisait et donnait, dans sa joie, les ordres les plus extravagants.

Mais le prince n'eut point de peine à susciter la vérité. Le jardinier qui demandait déjà des lettres de noblesse, avoua son infamie au milieu de tortures extraordinaires.

L'on apprit enfin que le bouquet maudit n'était qu'un présent vengeur envoyé par un prince indien refusé par Alirette.

Alirette et Abel équilibrèrent leurs destinées dans le mariage, et un bonheur relatif et très humain leur échut.

Cependant par une dérision maudite, l'ortie de malheur, l'introuvable ortie vénéneuse se mit aussitôt à pulluler dans les deux royaumes. Or, cela même fut un bien, car, poursuivant sa destruction, les peuples ne cessèrent de labourer, de sarcler, de dessècher les marais et d'ensemencer les terres propices des céréales les plus salutaires. Ainsi s'attachant à la glèbe, ils oublièrent les luttes intestines et la guerre aux plaies innombrables ne déshonora point le sceptre d'Abel le débonnaire.

G. VAN WETTER.





CHANSON
POUR QUE MON ENFANT SACHE
LE NOM
DES SIGNES DU ZODIAQUE.

Le Bélier, précédant son troupeau qui piétine,
Eclaire de tiédeur la berge où s'illumine
Mars, et vient s'abreuver dans les nouveaux étangs.
Le Bélier conduit son troupeau vers le printemps.

En avril nous craignons, en allant au village,
La prairie, où le bruit de nos voix, au passage,
Amènerait vers nous le galop du Taureau
Qu'on y met parce que ce pré est cerné d'eau.

Dans les vergers de mai les petits enfants jouent;
Les nuages, comme un tablier, se dénouent,
D'où sur eux s'éparpille le soleil nouveau,
Car ce mois est offert au signe des Gémeaux.

Aux pays sinueux, où des ruisseaux bondissent,
On pêche, paraît-il, en juin, les Ecrevisses.
Nous avons seulement des poissons argentés
Que nous voyons dormir, à fleur de l'eau, l'été.

Dans nos jardins et sur l'étang dont l'eau se sauve,
Juillet est si ardent, si violent, si fauve,
Que l'on pense au désert, où les pas des Lions
Marquent le sable d'or des traces de leurs bonds.

Tu sais qu'au mois d'août, c'est la fête de la Vierge.
Nous irons regarder les centaines de cierges
Qu'on lui offrit, avec des jambes en argent,
Pour guérir les boîteux, dans sa grotte en ciment.

En septembre, l'on met dans la cour la Balance,
A l'ombre, pour peser les fruits qu'on y assemble
Quand viennent les marchands, dont la charette à chiens,
Traînée à coups d'abois, bondit dans les chemins.

La vase des étangs se corrompt et fermente,
Le mois suivant, à cause de la mort des plantes;
Serait-ce là pourquoi le méchant Scorpion
Souille ce mois d'octobre lumineux et blond.

Le Sagittaire lance au cœur gris de novembre
La chasse, et des champs où leur peur bondit et tremble
Des animaux blessés viennent dans nos jardins
Et meurent, résignés, sur le bord d'un chemin.

Jusqu'au village, il faut, en décembre, qu'on mène
Les Chèvres, si l'on veut qu'à la saison prochaine
De petits chevreaux blancs adoucissent le pré
De paisibles regards et de bonds effarés.

L'hiver nous baigne de ses neiges, de ses pluies,
Que fige la gelée et que les vents essuient;
Le sol pourri s'effondre le long des ruisseaux,
Et janvier est noyé au signe du Verseau.

En février, l'on voit s'allonger sous la glace,
Quelques carpes, dont le sillage lassé trace
Le signe du Poisson, et leur geste est si lent
Qu'on craint de ne jamais arriver au printemps.

Mais alors le Soleil, près du Bélier, renvoie
De nouveau les troupeaux aux bèlements de joie,
Brouter les tapis verts que, sur les prés, leur tend,
La main fraîche, soigneuse et tendre du printemps.

Marie GEVERS.





Musique et Poésie [1]

La musique jalousera éternellement la poésie, parce que celle-ci peut exprimer non pas seulement des sentiments, mais des idées. Et la poésie écrite, à son tour, peut jalouser sa noble rivale la musique, car le langage musical ignore les dialectes, les races et les frontières. Une mélodie, une suite harmonieuse d'accords, touchent également leur auditeur anglais, allemand ou français. Il n'y a point de traducteurs pour les trahir. Mais un poème de Verlaine ou de Vigny ne peut être bien compris qu'en français; et ceux d'entre nous qui ne connaissent pas l'anglais ignoreront à

---

(1) Conclusion d'une conférence donnée à l'École des Hautes Études sociales, à Paris.

jamais la plus vivante beauté du style de Keats, de Shelley et de Rossetti.

En vérité, n'y a-t-il pas là quelque chose de tragique? Car s'il est un trait qui semble universel parmi les hommes c'est, avec l'aspiration à la vérité, l'aspiration à l'harmonie et à la joie. Or, n'est-ce pas le domaine propre de la poésie, cette aspiration à la libre joie harmonieuse, n'est-ce pas elle que les plus beaux poèmes ont chantée, depuis les hymnes védiques jusqu'au *Faust* de Gœthe, depuis le Paradis terrestre que décrit la *Genèse* jusqu'à ce Paradis plus complexe mais aussi merveilleux que Charles van Lerberghe évoqua dans la *Chanson d'Eve?*

Un seul et même rêve, immense et unanime, repose au cœur de tous les hommes. Tous, nous savons ce que c'est qu'*aspirer*. Ce rêve, beaucoup le balbutient; quelques-uns ont reçu le don de le chanter. Mais si puissante que soit la voix d'un grand poète, il est des territoires où sa parole n'atteint pas; si ardente et si claire que soit la révélation d'un penseur, il y a des régions où elle ne sera jamais comprise.

Et ce n'est pas seulement parce qu'il n'existe point de traductions fidèles : l'intelligence se plie, malgré elle, aux exigences du langage. Elle se contraint, elle se raidit et se durcit en la stricte armature de la logique; elle se dilate à ses instants de souple liberté. Tous ses mouvements se modèlent sur le verbe.

C'est *dans les limites du langage* que naissent les idées et qu'elles se formulent, en sorte que la pensée elle-même varie de peuple à peuple.

On arriverait donc à cette conséquence désolante que, dans le domaine moral, il n'y a point de vérité universelle, mais une série de vérités collectives. De nation à nation, il y aurait ainsi, à tout jamais, d'infranchissables barrières!...

Eh bien non : il existe pour les hommes une vérité universelle, — une seule! — C'est la *vérité du sentiment*, qui se communique par les arts, et celle-là ne s'exprime jamais avec autant de force que dans ce langage universel : la Musique.

Oui, comme nous l'avons vu, la musique obéit en général aux

grandes impulsions de la littérature et de la poésie; elle ne saurait échapper à cette sorte de sublime esclavage : car, là où la pensée peut se communiquer, elle est une force toute puissante qui jaillit de l'intelligence pour atteindre les intelligences, et, à travers l'esprit, frapper l'âme et le cœur.

Mais que la musique ne cherche pas à exprimer des idées; qu'en rivalisant avec la poésie elle n'aille point s'égarer dans la littérature : elle aurait trop à y perdre! Elle quitterait le domaine que lui donnèrent les dieux. Elle rétrécirait son action; elle ne parlerait plus sa propre langue; elle sacrifierait l'éternelle vérité du cœur aux vérités passagères de la raison.

Quant à la poésie, elle a beaucoup à apprendre de sa sœur la musique, car la *musique est la langue de l'idéalité;* et toutes deux, musique et poésie, elles ont en commun un trésor impondérable, un trésor indicible et sans prix.

Aristote l'appelait ποιητική, ce moment ineffable où l'artiste ressent la première émotion de l'œuvre à venir, sans qu'elle se soit formulée encore en une mélodie ou en une phrase parlée. Ce mouvement secret, c'est le frémissement même de l'être qui aspire.

Et jamais la poésie ne lui sera plus fidèle qu'en usant de ce qu'il y a de plus universel en ses richesses, je veux dire l'émouvant langage du sentiment, où elle s'unit précisément à la musique. Jamais la poésie ne sera plus vaste et plus profonde qu'en demeurant ce qu'elle doit être : non pas la littérature qui raisonne, non pas l'éloquence qui prétend convaincre, mais la pure voix de l'âme, qui chante la détresse de souffrir et la merveille d'espérer.

ALBERT MOCKEL.



Fatalisme

Comme un amant penché vers la vierge qui dort,
Dieu regarde au lointain rouler le monde immense ;
Et sous ses pieds, il a la mer qui se balance,
Et sur son front, le ciel comme un dais brodé d'or !

Incliné sur la terre en son morne silence,
Il lit, grave et serein, le vieux livre du sort ;
Et parfois, se dressant, il appelle la mort
Qui danse dans la nuit sa fantastique danse.

Il lit au livre obscur le nom des condamnés,
Et la pâle faucheuse, avec son rouge glaive,
Pousse aux limbes grondants sa moisson de damnés !

Il lit ! mais c'est un vent dont le ciel se soulève
Qui tourne les feuillets du grand livre qu'il tient ;
Et Dieu n'a jamais su d'où cette brise vient.

Éphraïm MIKHAËL.





Propos de Table

Le sonnet, signé sur l'original E.-G.-M. (Ephraïm-Georges Michel), et qui figure au sommaire de ce numéro, est d'Ephraïm Mikhaël, fut écrit vers sa dix-huitième année et n'a jamais été publié.

—

C'était à l'époque où Francis Jammes ne pouvait guère écrire un poème sans y faire intervenir son chien.

Or, dans une de ses élégies, où il était question d'Orthez, de sa maison, de ses meubles, de ses livres, de sa pipe, il terminait ainsi un vers :

... *Bonheur est là.*

Stuart Merrill eut occasion de féliciter Francis Jammes au sujet de ce poème et s'attendrit particulièrement sur « le vieux chien Bonheur, au nom si touchant ».

Jammes répondit : « Bonheur n'est pas un chien, c'est le compositeur Raymond Bonheur, un de mes meilleurs amis. »

—

Au banquet offert, il y a quelques années au poète, romancier et critique anglais Edmund Gosse, assistaient Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck qu'on avait placés l'un en face de l'autre. Des convives britanniques, qui ne connaissaient pas le physique des deux poètes, se livraient au jeu des déductions :

« Vous voyez, dit l'un d'eux, le grand maigre aux moustaches tombantes, qui mange à peine et ne boit que du Vichy, ce doit être l'auteur de la *Princesse Maleine*, tandis que le gros, qui mange comme quatre, redemande de tout et boit sec, c'est sûrement le poète des *Flamandes*. »

—

Quand Ernest La Jeunesse vint faire la conquête de Paris, il manquait de timidité. Il alla un matin visiter Anatole France. Celui-ci le reçut avec sa courtoisie ordinaire et s'enquit de son nom.

— Je suis La Jeunesse.

— Enchanté de l'apprendre. J'aime beaucoup les jeunes. Je commence à incliner moi-même vers la vieillesse. Mais vous m'avez mal compris : Je vous demandais votre nom.

— Je suis La Jeunesse...

Anatole France s'inquiétait et cherchait déjà à se rapprocher de la sonnerie électrique, lorsque son visiteur précisa :

— Je suis Ernest La Jeunesse, l'auteur des *Nuits et des Ennuis*.

— Que ne le disiez-vous?

—

Chez un sculpteur, on lit des vers parus sous la signature d'Iwan Gilkin dans une anthologie éditée par l'Association des écrivains belges.

Stupeur et consternation.

« Et c'est le poète de *La Nuit* qui publie cela ! » s'écrie un peintre.

— Mais oui, riposte un autre peintre, c'est bien lui. Seulement, le pauvre homme qui est un sage, après avoir célébré les voluptés nocturnes a trouvé, qu'en somme, le bonnet de nuit n'était pas sans charmes. Et Gilkin me fait l'effet d'un Satan d'opérette qui, touché par la grâce, encotonne le celluloïde de ses cornes ».

—

Par un été fort chaud, Jean Moréas qui n'avait pas quitté Paris depuis quinze ans, se décida, malgré sa peur des arbres, àfaire une villégiature dans les environs de la capitale. Après avoir consulté ses amis et l'indicateur Chaix, il choisit Athis, à cause de la désinence grecque du nom. Il alla même y régler les conditions de son séjour. A son retour, un ami le rencontra qui murmurait déjà des vers à la gloire d'Athis.

L'ami lui demanda quelle serait son adresse dans cette banlieue. Moréas prit un air penaud, laissa tomber son monocle et avoua : « C'est un peu ridicule, je logerai chez une Madame Conneau. N'est-ce pas que c'est ridicule : Jean Moréas, chez Madame Conneau à Athis ? »

Il trouva même si ridicule cette adresse qu'il finit par renoncer à sa villégiature.



LE MASQUE

A PUBLIÉ DES PAGES INÉDITES DE :

Franz Ansel, Nicolas Beauduin, Charles Bernard, Jethro Bithell, Ferdinand Bouché, Arthur Cantillon, Lucien Christophe, F. Crommelynck, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Eugène Demolder, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Henri Dérieux, Robert de Smet, André Divoire, Jean Dominique, Maurice Drapier, Paul Drouot, Charles Dulait, L. Dumont-Wilden, Georges Eeckhoud, André Fontainas, Edouard Fonteyne, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Gaston Heux, Joë Imbert-Vier, Victor Kinon, Léon Kochnitzky, Guy Lavaud, Junia Letty, Raymond Limbosch, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Camille Mallarmé, Stéphane Mallarmé, Georges Marlow, Henry Maubel, Camille Mathy, Arsène Maulogie, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre Nothomb, Louis Piérard, Léon Paschal, Edmond Pilon, Pitzembourg-Berthoud, Emile Polak, Pierre Quillard, G. M. Rodrigue, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Rycx, André Salmon, Fernand Séverin, Emile de Tallenay, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Fernand Waelput, etc.

DES DESSINS ORIGINAUX DE :

André Blandin, J.-M. Canneel, Jean de Bosschère, Charles Doudelet, E. Fabry, Drésa, James Ensor, Jehan Frison, Alfred Hazledine, Fernand Lantoine, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Georges Minne, Constant Montald, Jos. Raphael, Lucien Rion, Victor Rousseau, Gustave Max Stevens.

Sommaire du N° 3

JUILLET 1914

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN ET D'UN FRONTISPICE D'ÉMILE BERNARD.

COUVERTURE DE GEORGES LEMMEN
MOTIFS DÉCORATIFS DE LUCIEN RION



